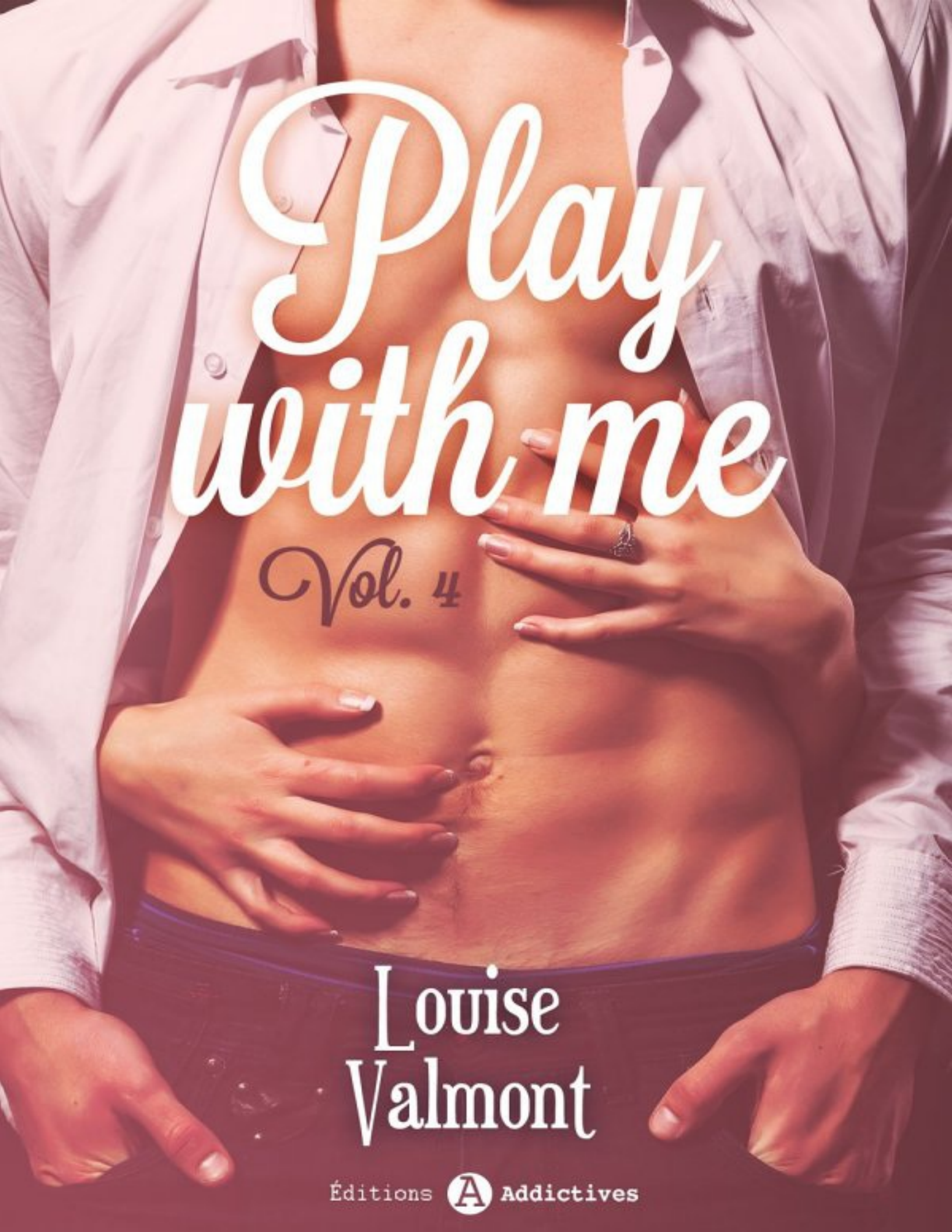




Play with me

Vol. 4

Louise
Valmont

Éditions  Addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

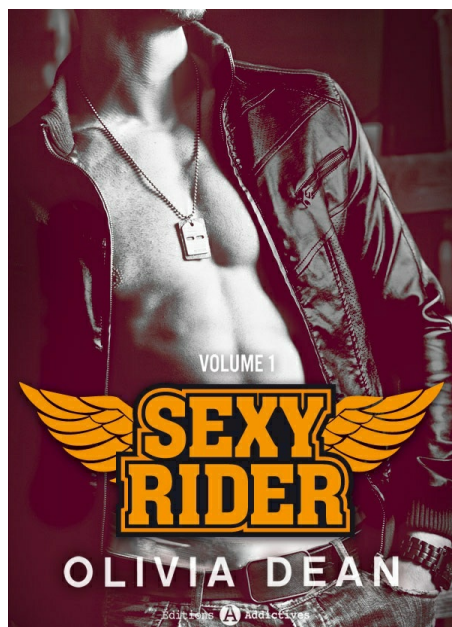
Sexy Rider

Samuel et sa sensualité torride n'étaient pas prévus au programme !

Quand Chloé arrive à Las Vegas, laissant derrière elle une vie morne et sans couleurs, elle s'attend à retrouver sa sœur Jane et vivre de nouvelles expériences. Mais Jane l'a plantée, probablement sur les routes avec son nouveau mec, et Chloé doit se débrouiller seule... jusqu'à sa rencontre avec Samuel. Grand, mystérieux, tatoué et motard, cet homme à la sensualité dangereuse l'entraîne dans un tourbillon de sensations torrides.

Mais alors que les jours passent, sans nouvelles de Jane, l'inquiétude monte et Chloé découvre une autre facette de Las Vegas, plus sombre et inquiétante... Quand tout le monde triche et ment, Chloé ne peut plus se fier à personne. Pas même à Samuel.

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Également disponible :

Le père Noël était presque parfait

Calista rêve d'un miracle de Noël pour sauver le café familial, menacé de fermeture. Mais pour commencer, elle a droit à une surprise tombée du ciel !

Liam vient d'avoir un accident de voiture, il est blessé et désorienté. Calista n'écoute que son bon cœur et le recueille chez elle, lui offrant un toit et de quoi se remettre. Mais Liam n'est pas celui qu'elle croit, et il n'est pas venu dans cette petite ville par hasard... Alors que les sentiments s'en mêlent, les deux jeunes gens entament une relation mouvementée et basée sur un mensonge inextricable.

Et si la vérité était plus complexe encore que les secrets ?

[Tapotez pour accéder au livre.](#)



Également disponible :

Attractive Bastard

Artiste rebelle et incomprise de sa famille, Eddie refuse de se conformer aux attentes. Elle choque, transgresse, séduit et fuit, sans s'attacher à rien ni personne.

Mais cette défiance prend brutalement un tournant inattendu. Lors d'une nuit de folie, Eddie croise Jez : sexy, irrésistible et... inaccessible ? C'est ce qu'on va voir !

Jez est tout aussi mystérieux et distant qu'elle, et Eddie se retrouve entraînée dans un monde de secrets, de mensonges et de faux-semblants auquel elle n'est peut-être pas complètement préparée...

Deux amants aux âmes de guerrier, lequel cédera le premier ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Également disponible :

Arrogant Player

Rose Harper ne croit plus en l'amour et n'a pas le temps de se laisser charmer par des séducteurs immatures, aussi sexy soient-ils ! Mais quand par hasard elle tombe sur Charlie, le rebelle bagarreur dont elle était secrètement amoureuse enfant, tout est bouleversé.

Aujourd'hui à la tête d'un empire, Charlie ne semble même pas la reconnaître et son arrogance n'a pas de limite !

Rose est furieuse de ressentir à nouveau une attirance irrésistible pour l'homme de pouvoir qu'il est devenu. Mais il est hors de question qu'elle se laisse marcher sur les pieds ! Elle est décidée à découvrir tous les mystères du révolté insoumis, en retirant l'un après l'autre les éléments du costume trois-pièces derrière lequel il se cache...

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Louise Valmont

PLAY WITH ME

Volume 4

1. Le côté obscur de la vie

– Comment vas-tu ?

Quand Chase se penche vers moi pour m’embrasser, une bonne odeur de linge propre mêlée d’eau de Cologne l’accompagne, renforçant cette impression de franchise et de simplicité que j’apprécie chez lui.

Je lui souris, contente de le voir.

– Ça va, dis-je sans aucune envie de m’étendre sur mes états d’âme.

Qui ressemblent à Waterloo morne plaine.

Car depuis un mois, je suis comme anesthésiée. Bien sûr, mon corps fonctionne : chaque matin, je me lève, je vais au bureau, je vis, je parle, je travaille mais on dirait que ma tête n’est pas là. Les journées passent, cotonneuses, avec de temps à autre, des paquets de chagrin, de remords, et de culpabilité comme des gifles de vent sur la peau. Alors il me semble que je retombe...

Ma mère dit que je suis en convalescence. J’ai plutôt l’impression d’être atteinte d’une maladie incurable...

– Tu as l’air gelée.

Ça fait un mois que j’ai froid.

La main de Chase sur mon épaule me fait néanmoins du bien, amicale, solide et réconfortante. Aujourd’hui, nous nous sommes donné rendez-vous à la sortie de la station de métro 103St. C’est direct pour Chase en sortant du chantier de la Tour 88. C’est aussi sur ma ligne pour rentrer dans le Bronx, où j’habite désormais.

Malgré la douceur de la fin de journée, je serre le col de ma veste autour de mon cou : l’automne est arrivé. Réchauffé, Chase porte une simple chemise à carreaux en laine qui lui donne un air de bûcheron. Une barbe légère couvre ses joues, accentuant son côté rassurant. On l’imagine au coin du feu, hochant la tête et écoutant les confidences.

En un mois, cet homme paisible est devenu mon ami.

Il est même la seule personne que je vois en dehors du boulot. Sa présence m’aide à tenir depuis le drame. C’est grâce à lui que j’ai su ce qui s’était passé avant ce terrible matin.

Le jour où Kirsten a voulu se tuer...

La veille, Chase était passé voir Aaron chez lui avec une bouteille de champagne. Il voulait le remercier de lui avoir trouvé ce travail sur le chantier. Mais Aaron n'était pas chez lui.

Il ne pouvait pas y être puisqu'il était avec moi.

Alors tout ce qui est arrivé après est de ma faute. Même si Chase me dit que non.

Chase s'en veut lui aussi, parce que ce soir-là, quand Kirsten lui a ouvert la porte, il a dit « Mais que je suis bête. Aaron n'est pas là, puisqu'il passe la soirée avec Joy ! » Kirsten n'a pas réagi, mais j'imagine combien le choc a dû être violent. Au petit matin, elle s'est coupé les veines.

Je ne me le pardonnerai jamais.

– Tu as vu Kirsten ?

– Non, dit Chase en passant son bras sous le mien pour traverser Madison Avenue. Mais je suis sûr que ça va mieux.

Il est le seul qui me donne de temps en temps des nouvelles. C'est par lui que je sais qu'Aaron prend extrêmement soin de mon amie, ce dont je ne doutais pas. Mais pour moi, hors de question de parler à Aaron : j'ai juré de ne plus être en relation avec lui.

– Il faut que tu passes à autre chose, me dit doucement Chase. Ton amie va bien, elle vit, elle se reconstruit. Tu dois toi aussi repartir, même si vos routes se sont séparées.

– C'est dur de ne plus la voir, murmuré-je.

Ma gorge se ratatine à la pensée que ce soit pour toujours. J'aimerais tellement que nous puissions nous retrouver. Que je puisse au moins m'excuser.

Mais je n'ose plus chercher à la contacter.

Le rouge de la honte me monte encore au visage quand je pense à ma visite au Mount Sinai Hospital, deux jours après la tentative de suicide de mon amie. Quand je suis arrivée, Aaron était avec elle dans sa chambre. Sans que je m'explique vraiment la raison de sa présence à l'hôpital, Miles, l'associé d'Aaron, faisait les cent pas dans le couloir. Dès qu'il m'a vue, ses yeux sont devenus petits comme des têtes de clou, il a marché vers moi, m'a prise par le coude et m'a raccompagnée de force vers l'ascenseur. « Vous n'avez rien à faire ici. »

Sa voix furieuse résonne encore dans mes oreilles.

Avant que la porte ne se referme sur moi, il m'a saisie par le col, comme s'il voulait me soulever du sol pour me secouer. La colère déformait ses traits.

« Si Kirsten ne s'en était pas sortie, je vous jure que je vous aurais étranglée de mes propres mains. Ne vous approchez plus d'elle. »

Le pire était que je le comprenais. Je ne pouvais que faire du mal à mon amie.

Je ne suis pas allée au bureau ce jour-là, je suis rentrée dans la pension low cost où j'avais déménagé le jour du drame. Impossible de rester une minute de plus dans la magnifique suite qu'Aaron avait réservée pour moi.

L'image de mon insolent bonheur y était comme gravée sur les murs.

En lettres de sang...

Je me suis allongée tout habillée dans mon lit, j'avais de la fièvre et je claquais des dents. Le soir, on a frappé à ma porte. « Aaron ? » avais-je espéré malgré moi.

Ma tête bourdonnait. J'ai ouvert. Sur le seuil de la porte se tenait Chase, l'air embarrassé. Hébétée, je ne lui ai même pas demandé comment il m'avait trouvée.

Il est mon seul soutien dans cette ville.

Le feu clignote, nous hâtons le pas pour rejoindre le trottoir.

– Allez, viens, un peu d'air pur nous fera du bien, dit-il en m'entraînant vers Central Park dont les arbres se devinent au bout de la rue.

« Un peu d'air pur ». Les mêmes mots que ceux qu'il avait prononcés pour me faire sortir. Sans lui, je serais restée terrée dans ma chambre en espérant disparaître.

– À quoi penses-tu ?

– Que sans toi, je ne sais pas comment j'aurais fait.

Il hoche la tête. Grâce à Chase, ses appels réguliers et ses visites, j'ai petit à petit réussi à reprendre pied.

– Et si on allait au Conservatory garden ? demandé-je.

J'aime ce petit parc avec ses pelouses bordées d'ifs et ses fontaines. Kirsten me l'a fait connaître lors de mon premier séjour à New York.

– Bonne idée.

J'observe Chase : son profil, son nez un peu busqué, ses joues rebondies, ses lèvres fines. Puis ses mains larges, comme taillées dans des troncs d'arbre, dont l'une tient fermement mon bras.

– Tu penses encore à tout ça ? ajoute-t-il en regardant droit devant lui.

Tout le temps

– Parfois, mens-je.

Il ne se passe pas une seconde sans que je me dise que je n'aurais jamais dû être avec Aaron ce soir-là. Et que pendant que je vivais une nuit d'amour avec lui, mon amie planifiait sa mort.

Un vent glacé s'engouffre entre les hauts immeubles. Je frissonne.

– Et ton boulot ?

C'est le seul truc qui est resté relativement pérenne dans la tourmente.

– Extra, dis-je en m'obligeant à être gaie.

Pas la peine de l'effrayer avec ma sinistrose !

C'est un peu étrange de parler de ma vie à cet homme que je connais à peine, lui est si discret sur la sienne. Quand je l'ai rencontré, je n'aurais jamais pensé devenir intime avec lui. Pour moi, il n'était qu'une relation d'Aaron. Après, tout est allé si vite.

Bras dessus, bras dessous, nous entrons dans le parc par Vanderbilt Gate et marchons dans l'allée. Les arbres commencent à se dégarnir et le sol est jonché de feuilles mortes aux couleurs de rouille.

– Abby va bien ?

– En pleine forme ! Après ses quinze jours de repos, elle est partie à Londres. Elle à distance et Léo sur place me laissent gérer pas mal de choses, même si c'est un peu plus calme. Je fais des trucs de dingue ! affirmé-je avec un enthousiasme un peu forcé.

Parmi les trucs en question, celui où je me sens le plus schizophrène consiste à me rendre à la Tour 88 : je risque d'y perdre ma santé mentale dès que je passe les contrôles d'entrée. Je ne peux hélas éviter d'y aller car Abby me demande de la tenir au courant du décor en train de se monter.

Big Mother veut tout savoir...

Mais à chaque fois que je pénètre dans le hall de la 88, mon cœur se met à battre dans la plus parfaite cacophonie, mes mains deviennent moites, mon cou se transforme en périscope tournant dans tous les sens et mes yeux fouillent chaque recoin.

Et ce qui devait arriver est arrivé : un matin, j'ai aperçu Aaron avec le chef de chantier...

Genre thérapie par le mal : comme s'il était écrit que je devais faire face au danger.

Lequel danger est un condensé surdosé de sept péchés capitaux, suaves et sexy...

En voyant Aaron, mes jambes se sont instantanément transformées en guimauve, et j'ai senti mon ventre partir en colimaçon, surtout quand ses sourcils se sont soulevés à ma vue. Impénétrable, il n'a pas esquissé un sourire. Pire : il me semble que ses mâchoires se sont crispées. Mais ensuite, nous nous sommes fixés un long moment et dans son regard rivé au mien, il m'a semblé lire tendresse, affection et tristesse.

Tout ce que je ressens aussi.

Dans un sursaut surhumain, je me suis retournée pour ne pas croiser plus longtemps ses yeux. Je ne sais pas comment j'aurais réagi s'il s'était approché.

Il m'a fallu dix minutes pour calmer le tremblement de mes mains, malgré Abby qui s'impatiait à coups de SMS venus de l'autre côté de l'Atlantique : « Épargne-moi tes tentatives de chefs-d'œuvre impressionnistes... »

Les photos que je lui envoyais étaient toutes plus floues les unes que les autres.

Il est clair que grâce au bon air britannique, ma chef a repris du poil de la bête !

Quant à Aaron, il m'a paru amaigri.

– Des nouvelles de Lucie ? demande Chase comme s'il sentait que j'étais repartie dans mes souvenirs.

Qui sont à la limite du ressassement obsessionnel...

La jeune mannequin a quitté New York peu après l'hospitalisation de Kirsten. Vincent, son agent français, avait obtenu pour elle une couv du *Vogue* français, un travail qui ne se refuse pas. Son départ précipité a été pour moi un coup de massue supplémentaire pour achever de m'envoyer au fond du trou... Et sans ma presque petite sœur, je me suis sentie plus seule que jamais.

– Finalement, je me suis attachée bien plus que je ne le pensais !

Et pas qu'à elle...

Le regard compatissant de Chase me fait baisser les yeux : devine-t-il à qui je pense ?

– À Lucie mais aussi à son chien ! dis-je tout en sachant que Chase n'est certainement pas dupe. Mais elle revient en fin de semaine : Stan Oscar veut organiser une mini-répète pour son défilé.

Une nouvelle fois, le maître ès girouette de la couture a des doutes sur son décor et veut vérifier en mode réel avec sa mannequin vedette sur le podium. « En petit comité », a-t-il dit.

S'il change une nouvelle fois d'avis, je pense qu'Abby risque une jaunisse...

Et j'imagine la tête de Lucie si elle a appris toutes les chorés de Beyoncé pour rien...

– Qu'est-ce qui te fait sourire ? demande Chase auquel décidément rien n'échappe.

– Je vais avoir un raz-de-marée de boulot au moment où Lucie va poser le pied à JFK, mais je suis contente qu'elle revienne. La semaine dernière, j'ai eu à m'occuper d'une Ukrainienne de 14 ans, mais ce n'était pas comme avec Lucie !

L'adolescente n'avait jamais quitté son village et sa mère n'avait pas pu l'accompagner. Elle pleurait tous les soirs. Malgré tout, elle a passé cinq jours à faire des shootings sans jamais se plaindre.

– À 14 ans, elle travaille déjà ?

– Non, expliqué-je, elle va encore à l'école. Quand on fait venir une fille comme ça, elle ne rencontre jamais de client. L'idée c'est de la tester sur le terrain et de lui faire un book avec des photos de pro.

– Gratuitement ?

– Oh, c'est plutôt une sorte d'avance. Comme si elle avait un compte ouvert chez Idol : on lui paye son billet aller-retour, son séjour, ses fringues... Bref, on investit pour elle jusqu'à ce qu'elle gagne de l'argent. Après elle rembourse. Chez Idol, on ne charge pas trop...contrairement à d'autres agences moins scrupuleuses.

Chase m'entraîne vers la baraque de snacks.

– On la fera travailler l'année prochaine, continué-je fière de parler des choses que j'apprécie dans mon travail, un des photographes a vraiment aimé travailler avec elle.

– À propos de photographe... me demande Chase à qui j'ai aussi raconté la réapparition de mon père.

– Oh, depuis qu'il est reparti, aucune nouvelle.

Ce n'est pas tout à fait vrai.

Mais c'est tout comme...

J'ai reçu un mail il y a déjà trois semaines.

De : frederic.gabriel@photography.fr

À : Joy (joy.delill@gmail.com)

Objet : New York

Joy

Je regrette ce qui s'est passé et j'espère que nous aurons une autre occasion.

Je t'embrasse.

Je n'ai pas répondu.

Accoudé au comptoir, Chase toussote pour attirer le regard du serveur.

– Deux thés, commande-t-il ensuite d'une voix presque timide que je ne peux m'empêcher de comparer à l'assurance naturelle d'Aaron en pareille situation.

Pour ne pas laisser l'image d'Aaron envahir à nouveau mes pensées, je me concentre sur Chase : son regard suit chacun des gestes du garçon qui prépare les boissons. Comme à chaque fois, je suis frappée par son extrême attention aux autres.

Et avec moi, il est toujours particulièrement attentionné.

– Attention, c'est chaud, dit-il en posant le gobelet en carton dans mes mains.

En répondant à son sourire franc et limpide, je me dis que si les circonstances avaient été autres, j'aurais pu être avec un homme comme Chase. L'aimer. Un homme droit, fiable, solide malgré ses blessures.

Mais je suis amoureuse d'un autre...

Assis côte à côte sur un banc, nous réchauffons nos doigts sur les tasses bouillantes.

– Tiens regarde, tout à l'heure, on a monté le haut du palais vénitien, me dit Chase en posant son thé à côté de lui pour sortir son portable de sa poche.

Il fait alors défiler les photos du chantier : la façade du palazzo est en effet terminée, et le pont presque fini. De part et d'autre, sur le sol, commence l'installation des travées de bois exotique sur lesquelles les mannequins vont défiler.

– Pourvu que Stan Oscar ne décide pas de tout changer à si peu de temps de la date fatidique !

– On est en train de construire les vestiaires, m'explique Chase en me confiant son téléphone le temps d'attraper sa tasse et boire une gorgée.

Avec le pouce, je continue à faire défiler les images. Malgré moi, je cherche à reconnaître Aaron dans les silhouettes.

– Tu as le temps de faire des photos quand tu travailles ? demandé-je tout à coup, un peu étonnée par le nombre de clichés pris par Chase.

Sans doute est-il très fier de son travail sur le chantier ?

– Je le prends, me répond-il avec un sourire que je n'arrive pas à interpréter.

Je m'arrête sur une photo du futur vestiaire, quand tout à coup, une notification avec une petite cloche rouge s'affiche en haut de l'écran du téléphone de Chase.

[Rappel de rendez-vous : suivi socio-judiciaire mardi 11 h 30]

Judiciaire ?

Mon pouce s'immobilise et ma main se contracte sur l'appareil. Je n'ose pas me tourner vers Chase : a-t-il vu que j'avais lu son mémo ? Gênée, je ne sais pas quoi faire : continuer comme si je

n'avais rien vu ? Passer à la photo suivante l'air de rien ?

Il a fait de la prison ? Qu'est-ce qu'il a fait ? Est-ce qu'il est dangereux ?

Malgré moi, je m'écarte imperceptiblement de lui. Comme si j'avais peur.

Mais de quoi ?

Je réfléchis : il est mon ami. J'ai confiance en lui. N'est-ce pas plutôt le moment de l'aider et de lui montrer que je ne m'arrête pas à des préjugés ?

Pendant que je réfléchis, j'ai l'impression de sentir le moment où son regard se pose sur mon visage. Au même moment, son souffle se ralentit, comme s'il faisait un effort pour rester calme. Puis, il avale bruyamment sa salive tandis que ses doigts écrasent la tasse en carton avec un craquement. Alors, prenant mon courage à deux mains, je me tourne vers lui en souriant.

– Je suis désolée, je ne voulais pas être indiscrete.

Il me semble voir ses épaules retomber. Est-il soulagé ? Honteux ? Il secoue la tête lentement.

– Je n'ai rien à cacher, murmure-t-il en fixant la tasse devenue une boule entre ses doigts. Et encore moins à toi.

J'en ai les larmes aux yeux. Je pose ma main sur les siennes. Je voudrais m'excuser pour ma première réaction, ce mouvement de recul.

– Tu sais, à ce dîner le jour de la commémoration, j'ai menti, dit-il d'une voix sans timbre. J'ai raconté que j'avais fait des petits boulots. C'est faux. Après la mort de mon père, pour survivre, j'ai fait des choses... pas très honnêtes.

Sa sincérité me touche. Il retire doucement le portable que je tiens toujours entre mes doigts et le glisse dans sa poche.

– À 18 ans, quand on n'a plus personne sur qui compter, quand on est désespéré et qu'on se sent floué par le monde entier, on rencontre des gens, et pas forcément les bons. Je me suis laissé influencer.

Il regarde le sol sans sembler remarquer que sa jambe droite s'agite en battant la mesure sur le sol.

– Maintenant je sais choisir mes amis.

Il lève les yeux vers moi :

– Toi. Et aussi Aaron. Quelle chance j'ai eue de le retrouver.

Sa bouche sourit mais son regard est vide de toute expression. Cette impassibilité est-elle sa façon de se protéger de la souffrance ?

– Chase, tu as été longtemps en prison ? dis-je incapable de retenir plus longtemps mes questions.

– Assez longtemps pour comprendre que j’avais fait des erreurs. Mais maintenant j’ai payé ma dette à la société.

Quand est-il sorti ?

– Ça a dû être terrible.

Comme doivent être terribles le regard et la curiosité des autres... Aussi je décide de le laisser parler.

– C’est comme un trou noir dans ma vie. Mais j’ai beaucoup appris.

– Mais alors tu dois... dis-je en montrant le téléphone.

– Oui, c’est une forme de contrôle postcarcéral, sourit-il. À dates fixes, je reçois la visite d’un travailleur social. Entre-temps, si quelque chose change dans ma situation, je dois l’en informer.

J’ouvre de grands yeux, choquée par un système de surveillance qui pour moi, élevée dans le culte de l’autonomie et du libre arbitre, semble d’une violence extrême. Je regarde Chase fascinée par ce qui se dégage de lui. Force, tranquillité et acceptation de l’insurmontable. Comme s’il avait pu tirer de la force de cette période sombre.

Le côté obscur de la vie...

– Par exemple, si je déménage, si je change de travail ou si je veux quitter l’État, je dois prévenir. Je crois qu’il est normal qu’on me surveille. J’ai failli aux règles de la société, il est logique que l’on vérifie ce que je fais. Pour moi, ces rencontres avec mon conseiller pénitentiaire sont aussi des occasions de faire le point.

– Tu veux dire un peu comme avec un psy ? dis-je avec le sentiment de dire une bêtise.

– Je ne sais pas. Je n’ai jamais été fêru de Freud et autres décortiqueurs du cerveau, affirme-t-il presque avec agacement.

Mais, en prison il n’a pas eu de suivi psychologique ? Après tout ce qu’il avait vécu de terrible ?

– Tu sais, dit-il en se mettant debout, peu de gens sont au courant...

– Ne t’inquiète pas. Je ne dirai rien.

Mais est-ce qu’Aaron est au courant ?

Pendant notre conversation, la nuit est tombée. Le garçon du snack range les tables extérieures puis le rideau de son étal se ferme avec un grincement sinistre. Nous nous mettons en route en silence.

– Il est tard, me dit-il quand nous arrivons au métro. Toi et moi, on habite au bout du monde.

Lexington Avenue, indique le panneau au coin de la rue. Un frisson me parcourt. Pour moi, le centre du monde est non loin d’ici, sur cette même avenue.

Apercevant mon regard triste, Chase me serre très fort dans ses bras.

– À très vite, dit-il en s’éloignant.

Tandis que j’attends l’express en tentant de lutter contre la mélancolie, un message fait vibrer mon portable.

Mon cœur hoquette quand je lis le nom de l’expéditeur du message : Kirsten.

[Il faut que je te voie]

Mes doigts n’arrivent pas à déverrouiller le téléphone pour répondre. Je tremble d’appréhension autant que de joie.

Mon amie veut me voir ?

Une fois montée dans la rame, je me laisse tomber sur une banquette pour réfléchir à ce que je vais écrire. J’efface le [avec plaisir] venu en premier pour écrire.

[Quand tu veux]

[Rendez-vous demain 19h au Starbucks de Penn Station]

[Parfait]

La peur me serre le ventre. Après un mois de silence, que me veut Kirsten ?

2. Percer l'abcès

Depuis le message de Kirsten, je passe de l'euphorie à la panique la plus complète toutes les quinze minutes. Ainsi en 24 heures, après une centaine de hauts et de bas, j'oscille ce soir entre épuisement, excitation et appréhension. Heureusement, la journée a été calme au bureau et rien n'est venu perturber mon travail sur la logistique des à-côtés du défilé : j'ai passé l'après-midi à établir un comparatif des tarifs des compagnies de taxi pour déplacer les 40 filles du défilé d'un point à un autre le jour J.

À 18 h 30, me voici devant le Starbucks. Le ventre et le cœur noués ensemble comme pour m'empêcher de respirer et le regard scotché sur mon portable pour vérifier l'heure une dixième fois. Joie et peur font toujours le grand huit dans mes sentiments. Je m'installe avec un café latte à une table près de la baie vitrée, où deux fauteuils club de cuir brun se font face.

Ils ressemblent à deux gros gants de boxe.

Pourvu que ce ne soit pas un signe.

J'ai réfléchi toute la nuit à ce que j'allais dire à Kirsten. Mais par où commencer ?

« Je suis contente de te voir, comment vas-tu, je suis si heureuse que tu m'aies appelée, as-tu récupéré, je suis impardonnable, tu m'as manqué... »

Dans quel état d'esprit est-elle ? Veut-elle me dire mes quatre vérités ? Faire la paix ? Si jusqu'à il y a un mois, j'aurais pu à peu près imaginer chaque pensée et réaction de mon amie, j'en suis aujourd'hui incapable : ma trahison a installé une distance entre nous, un voile opaque derrière lequel ni l'une ni l'autre ne pouvons plus reconnaître celle qui était jusqu'alors notre âme sœur.

Et tout ça pour quoi ?

Car au final, il me semble que nous sommes toutes les deux malheureuses.

Et aucune de nous n'est avec Aaron...

Envahie par un sentiment de terrible gâchis, je me refais une nouvelle fois le déroulé de toute l'histoire et de ce que j'aurais pu faire pour que ça finisse autrement.

Mais aujourd'hui, avec le recul, le scénario du *tout est bien qui finit bien* semble avoir été depuis le début le plus invraisemblable.

Absorbée par mes pensées, je ne vois pas Kirsten entrer alors que je m'étais placée près de la porte pour surveiller son arrivée.

– Je n’ai pas beaucoup de temps, dit-elle en se laissant tomber sur le fauteuil en face de moi.

Elle pose son café sur la table. Sa voix me semble changée : est-ce le débit plus lent, moins tonique ? Mais en observant son visage, j’en comprends la raison : elle ne sourit plus en parlant.

Elle ne sourit pas d’ailleurs.

– Je suis vraiment contente de te voir. Comment vas-tu ? demandé-je sans plus me poser la question de savoir si c’est la meilleure entrée en matière.

Elle hausse les épaules.

– Je n’en sais rien. J’ai bouffé tellement de médicaments que je ne sais plus ce que je ressens.

Quand elle retire sa veste et son écharpe, ses bras nus me semblent épais et ses épaules plus rondes. Son visage aussi est légèrement bouffi.

– J’ai grossi, dit-elle. Les antidépresseurs...

Je hoche la tête, retrouvant l’espace d’une seconde notre connivence de toujours, quand nous devinions sans un mot les pensées de l’autre.

Tout à coup, je remarque à côté d’elle une grosse valise.

– Je vais chez mes parents, dit-elle en suivant mon regard. J’ai besoin de faire le point, de couper avec tout.

Au mot « tout », sa main balaie lentement l’espace, les gens autour de nous, nos cafés sur la table. Son geste se termine dans ma direction. Comme une accusation.

– Kirsten, dis-je, je te demande sincèrement pardon. Je ne voulais pas te faire de mal.

Elle ne dit rien, mais son regard passe sur moi comme un nuage sombre. Jadis pétillant, il me semble aujourd’hui terne.

– Je voudrais tellement qu’un jour tu me pardonnes.

– Je ne sais pas, répond-elle le visage à présent tourné vers la rue.

La gêne me fait toussoter.

– J’essaye, mais... continue-t-elle sans terminer sa phrase.

Elle si enthousiaste, battante, presque impulsive, la voici hésitante ? Son regard suit un couple avec une poussette.

– Je ne pourrai peut-être pas, ajoute-t-elle plus bas.

Même son vocabulaire a changé : « je ne sais pas », « peut-être », comme si incertitude, indécision et flottement s'étaient imprimés en elle.

– Tu ne peux pas savoir combien je t'en ai voulu.

Je rougis, mais me force à ne pas baisser le regard.

– Toi. Toi à qui j'avais tout raconté.

Sans qu'elle ait besoin de le dire, j'entends aussi : « toi en qui j'avais toute confiance ». J'avale ma salive avec difficulté. Elle secoue la tête sans un mot puis posant ses coudes sur la table, elle frotte les paumes de ses mains sur son visage.

– Je suis désolée, murmure-t-elle.

– Mais pourquoi, c'est moi qui le suis...

– Ce que j'ai fait est terrible.

– Tu voulais vraiment... ?

Je n'ose pas prononcer le mot.

– Mourir ? soupire-t-elle. Je n'y pensais pas, je voulais juste que la souffrance cesse. C'était si insupportable, si affreux, j'avais mal, si tu savais.

Elle lève les yeux vers moi.

– Kirsten, dis-je en tentant d'exprimer toute mon affection et mon réconfort.

Comment l'aider ?

– Je ne savais pas comment faire, je ne savais pas comment ne plus souffrir. Dès que je fermais les yeux, je vous imaginais, vous, toi et Aaron. Je m'en serais tapé la tête contre les murs pour ne plus vous voir ensemble. Mais je ne voyais que ça.

Des larmes me piquent les yeux. Ce n'est vraiment pas le moment de pleurer.

Et encore moins sur moi-même.

– Tu sais, je suis même venue devant l'hôtel.

– Oh non, gémis-je.

Elle ne semble pas m'entendre.

– J'ai regardé longtemps les fenêtres éclairées, les gens qui sortaient. Je vous cherchais, je voulais vous voir, c'était plus fort que moi, puis je suis entrée, et le type à l'accueil m'a dit « Mademoiselle Delill est dans la suite romantique », ça m'a fait un tel choc, tout ce dont j'avais rêvé et c'était toi qui l'avais.

Je me sens si mal à l'aise que j'en ai presque le tournis. Je me ratatine dans le fond de mon siège.

– Je suis rentrée à pied. J'ai marché des heures, je ne sais même pas quel chemin j'ai pris. Quand je suis arrivée à la maison, elle m'a semblé étrangère. Comme si ce n'était plus chez moi. Le jour se levait, mais tout me semblait gris. Alors tout à coup, je me suis dit que plus jamais je ne serais heureuse. Parce que je venais de perdre la seule chose qui comptait dans ma vie : les gens que j'aimais. Et qui m'avaient trahie.

Il me semble que mon visage passe par toutes les couleurs de la honte. Je me mords les lèvres, cherchant quoi répondre. Mais il n'y a rien à objecter...

Oui j'ai trahi mon amie.

– Aaron, je sais bien qu'il a eu des copines, des relations plus ou moins longues, mais je m'étais dit que quand je serais grande...

En entendant cette expression de petite fille dans sa bouche, je mesure à quel point elle est déboussolée : elle aussi doit se refaire le film depuis le début. Mais pour elle, ça a commencé il y a quinze ans... Quand Aaron est venu s'installer chez les Dwight à la mort de ses parents.

Son corps entier me semble s'affaïsser. Son air las et égaré me brise le cœur. J'avance doucement ma main sur la table.

– Maintenant, je suis adulte et il ne m'aime pas. Enfin pas comme j'aurais voulu. Et c'est ça le plus dur. J'ai toujours pensé qu'il était l'homme de ma vie, tu comprends ?

– Oui.

Une larme roule sur sa joue. Elle l'essuie d'un revers de main. Je n'ose pas bouger. Alors que je voudrais la serrer dans mes bras. Mais comment le prendrait-elle ?

Après un moment de silence, elle soupire, se redresse et saisit sa tasse avec les deux mains. Elle avale une gorgée de café et fait la grimace.

– Il est froid, dit-elle en reposant son gobelet d'un geste brusque. Savoir que vous m'aviez menti tous les deux, c'était horrible, ça me tordait les tripes. C'était tellement humiliant, cette impression que vous aviez comploté derrière mon dos.

– Je suis désolée de t'avoir menti, je ne savais vraiment pas comment t'en parler.

Elle hausse les épaules, comme si ça n'avait plus d'importance. Confirmant cette impression, elle ajoute.

– Il fallait bien que je sache la vérité d'une façon ou d'une autre, non ?

– Jamais je n'aurais voulu que tu l'apprennes comme ça.

Je pense à ce qu'elle a dû ressentir en nous trouvant Aaron et moi en train de nous embrasser.

Le regard vide, elle fait tourner le gobelet de café un moment entre ses doigts.

– Je suis devenue parano complet... Bon, j'ai toujours eu des prédispositions, murmure-t-elle avec un clin d'œil timide.

Je veux croire que ce battement de paupière est un signe de notre complicité en train de renaître.

– Oh Kirsten, je suis si... triste, dis-je incapable de trouver les mots pour lui dire toute mon affection.

Elle regarde à nouveau vers la rue. La nuit est tombée.

– Je n'ai pensé qu'à moi, reprend-elle. Je voulais que cette torture s'arrête, je ne pouvais penser à rien d'autre qu'à ça. Je sais que j'ai fait une grosse bêtise.

Encore ce vocabulaire d'enfant... Mais où est passée la Kirsten adulte, réfléchie, souvent bien plus mature que moi ? Cette fois des larmes coulent de mes yeux.

– Et pour mes parents, ça a été affreux. Il paraît que maman a fait un malaise quand elle a su que j'étais à l'hôpital.

Sa voix se transforme en chuchotement.

– Ils sont venus tout de suite à New York et Papa... pleurait.

J'ai du mal à imaginer John Dwight en larmes, lui si solide, si confiant dans la vie.

– Je ne l'avais jamais vu pleurer.

Comme venu de nulle part, le visage de mon père apparaît soudain dans ma mémoire : le jour de son départ de la maison, en me serrant dans ses bras, des larmes sur ses joues.

Oh.

Je repousse l'image paternelle pour revenir à Kirsten. Si je veux l'aider, je dois l'écouter à fond.

– J'ai honte, reprend Kirsten, mais j'avais tellement mal. Je me sentais si seule. Si abandonnée.

J'ai la gorge nouée. Je tends la main à nouveau vers elle mais la table nous sépare. Mais il y a autre chose entre nous : la gêne, ma culpabilité et le pardon qu'elle ne peut pas me donner.

Je fixe sa valise qui me paraît soudain énorme.

– Tu pars longtemps ?

Elle me regarde avec un air étrange.

Est-ce qu'elle me soupçonne de vouloir revoir Aaron en son absence ?

Le passé prouve que sa crainte est justifiée mais, plus maintenant. « Nous nous sommes juré de ne plus nous voir Kirsten », devrais-je lui dire pour la rassurer. Mais je me tais, gênée.

– On verra, répond-elle au bout d'un moment. Au boulot, ils ont été super compréhensifs. J'ai six mois de disponibilité et maman m'a proposé de m'installer quelque temps à la maison. Ça fait drôle de revenir chez mes parents, j'ai l'impression de redevenir enfant, mais je n'ai pas le choix.

Je ne sais pas quoi dire. Les mots me semblent à nouveau impuissants. Si faibles, si inadaptés.

– Et puis, avec Aaron, ce n'est plus possible.

Mes épaules se contractent et mon buste s'avance malgré moi vers la table.

– Que s'est-il passé ?

Elle sourit à demi, comme résignée.

– Rien, il est adorable, mais je ne veux plus le voir comme ça.

– Qu'est-ce qu'il a ? demandé-je inquiète.

Elle me fixe comme si elle essayait de lire dans ma tête.

Mais il y a là-dedans un tel fatras que moi-même je ne m'y retrouve pas.

– Depuis un mois, il est malheureux et il souffre.

– Il s'inquiète pour toi, je suppose, dis-je plus sèchement que je ne le voudrais.

Oh non, elle va croire que je suis amère.

– Sans doute. Mais, il n'y a pas que ça. Tu as dû t'en apercevoir aussi non ?

Comment peut-elle imaginer que je le revoie après ce qui s'est passé ?

Peinée, je secoue la tête de gauche à droite.

– Je n'ai pas eu de ses nouvelles.

Elle hoche la tête. Puis me fixe avec insistance. Croit-elle que je lui mens à nouveau ?

– Je l'ai aperçu une fois à cause du boulot, continué-je pour être le plus honnête possible, mais on ne s'est plus reparlé. Et je te promets que...

Elle me coupe :

– Je ne serai pas celle qui lui interdira d’être heureux.

Sa voix me semble à la fois ferme et si fragile. Mais, tout se bouscule dans mon crâne et je ne comprends rien. Elle sourit piteusement.

– Mon psy dit que faire le deuil de cet amour, c’est aussi accepter que son bonheur passe par une autre.

Pour la première fois depuis le début de notre conversation, je baisse les yeux. D’une part parce que je rosis et d’autre part parce que tout mon être frémit en espérant malgré moi que cette autre soit...

– Tu comptes beaucoup pour lui, Joy.

Je me retiens de sursauter. À la fois étonnée et émue par le courage de mon amie, je lève les yeux vers elle. Observant ses traits tirés, je mesure combien le chemin pour en arriver à ce constat aujourd’hui a dû être long et difficile. Kirsten soupire plusieurs fois comme pour se donner la force de continuer.

– Pour lui ce n’est pas une passade, je l’ai déjà vu avec d’autres filles avant, il ne s’attachait pas, c’est d’ailleurs pour ça que je pensais qu’un jour il viendrait à moi naturellement. Je croyais que puisque je l’aimais, il ne pourrait que m’aimer en retour. Un jour...

Je bois une gorgée de café pour me donner une contenance. Mes doigts tremblent sur la tasse.

– Mais il tient à toi.

Une bouffée d’espoir intense à l’idée que Kirsten puisse dire vrai fait accélérer mon rythme cardiaque tandis qu’une peine infinie m’envahit en imaginant le déchirement et le chagrin de mon amie. À nouveau sa force m’impressionne et je lui souris avec tendresse pour essayer de la soutenir.

– Même si je ne suis pas certaine qu’il le sache lui-même, murmure-t-elle alors comme si je n’étais pas là. Je veux qu’il soit heureux.

Alors elle l’aime encore, ou elle l’a tellement aimé qu’elle est prête à donner son propre bonheur pour lui ?

– Je ne me sacrifie pas, dit-elle comme si elle m’avait entendue. Au fond, je n’ai jamais eu aucune chance avec lui. Et c’est ça qui est le plus douloureux.

– Kirsten, dis-je en lui prenant la main.

Ses doigts me semblent si fragiles.

– Tu sais, au fond, c’est comme si j’avais tout perdu alors qu’en réalité je n’ai jamais rien eu. Je vais m’y faire, mais il me faudra du temps, dit-elle en retirant sa main.

– Je te demande sincèrement pardon Kirsten, répété-je, et j’espère que nous allons pouvoir redevenir amies.

Elle renfile sa veste et noue son écharpe en me regardant.

– Je ne sais plus où j’en suis, c’est aussi pour ça que je pars. Parce que c’est terrible la jalousie, la rancœur. Je ne m’aime pas comme ça.

Elle hausse les épaules avec une petite moue d’impuissance.

– Mais toi, tu ne m’as rien dit, comment vas-tu ?

J’en reste bouche bée. Mon amie a voulu mourir, mon amie a le cœur en miettes et c’est elle qui me demande de mes nouvelles ?

– Ça va, dis-je d’une voix assurée.

Je ne vais quand même pas me plaindre !

– Ton boulot ? M te fait confiance maintenant ? Elle a digéré son sac, sa veste et le massacre de ses *Vanity Fair* ?

Je suis émue qu’elle se souvienne de toutes mes anicroches avec Abby.

– Elle est à Londres.

– Ah, Queen Mum a intérêt à bien se tenir si Abby est dans la ville, sourit-elle.

Avec ces plaisanteries entre nous, je reprends espoir : notre complicité n’est pas morte. Mais il faudra plus que des plaisanteries pour faire renaître notre amitié. Et je sais que nous avons encore des choses à régler. En face de moi, Kirsten boutonne sa veste avec lenteur. Il y a un long silence, presque gênant.

Pense-t-elle comme moi à...

– C’était sérieux pour toi avec Aaron ? demande-t-elle en levant les yeux vers moi.

Le vrai sujet, celui qui nous sépare et pourtant nous réunit.

Sa voix se casse quand elle prononce le prénom d’Aaron. Moi, mon cœur se réchauffe en l’entendant, sans que je n’y puisse rien. Comme j’hésite à botter en touche, le regard de mon amie se remplit de tristesse. Comme si elle sentait que je pouvais à nouveau lui mentir. Aussitôt en écho, j’entends les mensonges que je lui ai débités pendant qu’elle était à Philadelphie.

Je lui dois la vérité.

Quitte à ce que notre amitié se brise définitivement. Mais, si elle doit repartir, elle ne pourra

renaître que sur des bases saines.

– Je crois que je suis amoureuse, avoué-je en soutenant son regard, alors oui depuis un mois, je suis très malheureuse.

C'est dit. Et ça me fait presque du bien de le formuler à voix haute.

Dans son regard, je crois voir de la souffrance, puis un autre sentiment, plus sombre, hostile. Le menton baissé, elle serre son écharpe autour de son cou.

– Merci pour ta franchise, dit-elle sans lever les yeux.

Sa voix n'exprime rien. Elle se met debout.

– Kirsten, essayé-je craignant de l'avoir blessée à nouveau.

Et voilà ! Si ça se trouve, avec ma stupide sincérité sentimentalo-larmoyante, je viens vraiment de mettre un point final à notre relation amicale.

– Je suis vraiment désolée de vous avoir fait tant de mal, dit-elle en attrapant la poignée de sa valise.

Son ton de voix ne m'indique rien : est-elle ironique ? Amère ? Furieuse ?

– Je ne comprends pas, murmuré-je inquiète.

– Je vais appeler Aaron dès demain et lui dire exactement ce que je viens de te dire, continue-t-elle après une longue inspiration. C'est tellement inutile que vous souffriez vous aussi. Vous avez à vivre quelque chose ensemble, faites-le.

Elle me donne sa bénédiction ?

Même si je suis soulagée de l'entendre, cela me met mal à l'aise. Il me semble que sa générosité ne fait que souligner mon égoïsme. Elle me sourit. Un pauvre et fragile sourire qui me semble venu du cœur.

– Eh bien, on a percé l'abcès comme dit mon psy, soupire-t-elle. Mais putain, qu'est-ce que ça fait mal !

Je me lève à mon tour. Nous voici face à face, maladroitement, presque timides. Vais-je oser la prendre dans mes bras ?

Je m'approche d'elle et la serre. Au début son corps me semble résister, muscles contractés. Puis elle se laisse aller un court moment avant de tapoter mon épaule.

– Mon train part dans 10 minutes, dit-elle en montrant la grosse pendule près de la caisse du café.

Elle fait un pas vers la porte puis elle se retourne. Elle me fixe avec attention.

– Au cas où tu te serais fait un délire *remords-regrets-éternels du genre je ne verrai plus jamais Aaron...*

J'en reste bouchée bée.

– Tu crois que je ne te connais pas ? Alors tu sais quoi ? Je te délie de ta promesse.

À ces mots, je retrouve la Kirsten de toujours, complice, espiègle et généreuse.

– Je suis allée voir mes parents et je n'ai pas arrêté de dormir et de manger pendant une semaine.

Depuis que nous sommes sorties de l'aéroport, Lucie ne cesse de parler. Huit heures de vol et six de décalage ne semblent avoir perturbé ni sa bonne humeur ni sa joie à me raconter les dernières péripéties de sa vie. Je l'écoute avec plaisir.

Au fond, son bavardage me distrait des questions-réponses qui se promènent dans ma tête depuis le début de la semaine. Après ce que m'a dit Kirsten, que dois-je faire vis-à-vis d'Aaron ? Rien ? Le contacter, attendre qu'il m'appelle, laisser faire le hasard, l'oublier ?

Est-ce que finalement, ce ne serait pas la solution la plus loyale vis-à-vis de Kirsten ? Même si elle m'a donné sa permission ?

Lucie pose la main sur mon bras.

– Si tu avais vu les filles sur le shooting du *Vogue*, toutes des groupies du photographe...

Je tique intérieurement. Je ne peux toujours pas entendre ce mot sans penser à qui de droit.

– Et je suis allée faire la grande roue au jardin des Tuileries. Et Woody avait le vertige.

– Tu blagues, tu n'as pas emmené ce pauvre chien dans le manège ?

– Pauvre Woody, ta maîtresse t'a transformé en Laïka chien de l'espace.

– Il a adoré, hein Woody, dit-elle en le serrant contre elle.

Ses cheveux platine se mêlent aux poils noirs du labrador qui me fixe avec ses gros yeux sympathiques. Tout à coup, sans prévenir, il se met debout sur la banquette et saute contre la vitre en aboyant comme un dingue.

Le chauffeur du taxi fait une embardée et jure en espagnol.

– Dès qu'il voit un vélo, ça le met en transe, lui explique Lucie.

Attention New York, la terreur des cyclistes est de retour...

– Et toi comment ça va ?

En exagérant pour la faire rire, je lui fais un résumé des activités du mois chez Idol : au moins douze changements d'idées pour le décor chez Stan Oscar, le double de coups de stress pour l'équipe de la prod, Abby en convalescence en Angleterre mais en alerte maximale 24h/24, Léo débordé mais hyper-présent.

– Bref moral au top !

– Pourtant, me dit-elle, on dirait que tu as maigri.

– À force de voir des mannequins filiformes, je me trouvais énorme ! plaisanté-je.

Elle me regarde en haussant un sourcil.

– Tu dis ça parce que tu trouves que j'ai pris des fesses ?

Non plutôt pour ne pas que tu me parles de ce dont je n'ai pas envie de parler....

À savoir où j'en suis avec Aaron. D'ailleurs, il n'y a rien à en dire. On est en stand-by et plutôt sur la position OFF. Et pour le moment, je me concentre sur Kirsten et notre amitié.

– Mais non, tu es superbe, dis-je. Et tu as une mine incroyable.

En effet sa peau est dorée comme un caramel. D'après ce que j'ai vu sur les croquis de Stan Oscar numérotés par passages pour le défilé, son bronzage ira très bien avec les tenues prévues pour elle !

– J'ai fait une semaine de surf à Biarritz. Et tu devineras jamais qui j'ai croisé ?

– Brad Pitt, le pape, Justin Bieber ?

– Les dents de la mer, pendant que tu y es. Mais non, Henri !

J'ouvre de grands yeux.

– Rob. De Lili Jander, tu te souviens quand même qu'on est allé le rencontrer ? se moque-t-elle. Eh bien, il m'a demandé de tes nouvelles. Enfin je lui en ai donné.

Je soupire en imaginant la scène. Mais c'est adorable de la part de Lucie.

– Tu as travaillé sur ton book ?

Pourquoi j'ai l'impression d'entendre ma mère ??

– Pas eu le temps, dis-je en me retenant de soupirer à nouveau.

En réalité je n'y arrive pas.

Depuis un mois, impossible d'ébaucher la moindre silhouette, le crayon me tombe des mains, alors que, depuis que je suis enfant, dessiner est ce qui me fait du bien et me permet de me recentrer sur ce

qui compte dans ma vie.

En ce moment, on dirait que le point central de ma vie a changé...

Un son de clochettes sur le portable de Lucie interrompt mes rêveries.

– Ça t’ennuie si on passe par la Tour 88 ? me demande Lucie après avoir lu le message qui vient d’arriver sur son téléphone. Le directeur artistique de SO voudrait que j’essaie les chaussures.

– Maintenant ? Mais il est 17 heures, ça ne peut pas attendre demain ?

Elle me regarde comme si j’avais parlé javanais.

– Ben pour moi, il est l’heure de se coucher mais justement je ne dois pas dormir.

– Oui, mais ça risque d’être fermé. Et je n’ai pas le pass avec moi...

– Il m’attend sur place, dit-elle avec un air finaud.

– Mais...

Elle hoche la tête, intriguée. A-t-elle compris avant moi que je cherche des prétextes pour ne pas y aller ?

En fait j’ai peur de croiser Aaron. Peur de ne pas savoir comment réagir. Surtout après ce que m’a appris Kirsten.

– Mais s’il est là ?... murmuré-je.

– Il a intérêt vu qu’il me demande de venir le rejoindre ! dit Lucie pensant que je parle du directeur artistique. Allez, on en a pour dix minutes !

– Oui bien sûr, acquiescé-je tout en continuant à ruminer mes doutes.

Et si Aaron est passé à autre chose depuis ?

Si je ne l’intéresse plus ?

Ou, le connaissant, si cette histoire est trop prise de tête pour lui ?

Car au fond, rien ne prouve que ce que Kirsten m’a dit est vrai. Elle se fait peut-être des idées. Si ça se trouve, elle fantasme pour guérir, pour avoir une bonne raison de croire qu’il ne l’aime pas. Parce que c’est plus facile de se dire que quelqu’un ne veut pas de vous parce qu’il en aime une autre, plutôt que de comprendre que tout simplement, on ne l’attire pas...

Mais Kirsten a dit qu’Aaron allait mal...

C’est peut-être juste qu’il se sent coupable vis-à-vis d’elle, ou qu’il est très préoccupé par son travail ?

Chase, lui, m’a dit qu’il était en pleine forme, ils sont même allés prendre un verre ensemble un soir. Pourtant moi, la seule fois où j’ai vu Aaron, je lui ai trouvé mauvaise mine.

Et puis Kirsten l'aura-t-elle appelé comme elle l'a dit ?

Plusieurs minutes durant, questions et réponses se bousculent dans ma tête dans la plus parfaite anarchie...

– Tu rêves ? me demande Lucie en posant la main sur mon bras. On dirait que c'est toi qui es en jet-lag.

– Mmm, je dors mal ces temps-ci.

Elle me regarde avec affection.

– Alors ça ne s'est pas arrangé avec...

– Non, dis-je pour couper court à l'émotion qui m'envahit.

Le taxi ralentit et se stationne devant la Tour 88. Woody sort en jappant de la voiture tandis que le chauffeur rouspète en voyant sa banquette couverte de poils. Je lui laisse un pourboire pour nous faire pardonner.

Comme à chaque fois que je suis venue dans le hall pour informer Abby, j'ai le ventre tendu d'appréhension dès la première porte poussée. Le portier nous fait signer le registre, je lis en diagonale et n'y vois pas le nom d'Aaron.

Ouf

Seuls les noms des membres de l'équipe StanOscar apparaissent.

Ce qui est plutôt normal vu qu'Aaron est ici chez lui. Mais ces temps-ci, la logique, ce n'est pas mon fort.

D'autant plus que le mot logique me fait battre des cils tant il incarne Aaron.

Stop.

Je respire à fond : je suis là pour le boulot, pour Lucie.

Et je ne veux plus me torturer pour une relation impossible. L'amour ça doit être simple et facile, si ça coince, c'est que ça ne doit pas être. Ça, c'est la théorie de l'amour expliquée par ma mère au téléphone quand je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer un jour de grand abattement. Je n'ai pas insisté sur les détails de mon histoire...

Mais aujourd'hui je me demande si elle n'a pas raison.

Parce qu'au fond, je ne veux plus souffrir. J'ai eu tant de mal à dépasser ce mois, que je ne souhaite pas faire de rechute. Parce que je tomberais bien plus bas encore si j'étais déçue.

Et je ne m'en relèverais pas.

– Oh, s’exclame Lucie en pénétrant dans le hall. C’est féerique !

Son enthousiasme me fait du bien.

– C’est vrai qu’on se croirait dans le palais des Mille et une nuits !

Déménagé à Venise version Las Vegas.

En observant l’ensemble, je me demande si ce n’est pas un peu trop pour un défilé... et que la collection ne va pas finir par être éclipsée par le décor.

– La mode c’est du rêve, ajouté-je avec un clin d’œil.

Nous nous dirigeons vers l’équipe de Stan Oscar qui nous fait signe au pied du podium. Des ouvriers doivent encore être au travail, car l’espace résonne de bruits de perceuses et de coups de marteaux. Même le doux bruissement de la majestueuse fontaine est masqué par le raffut du chantier.

– Allez Cendrillon, lui dis-je en avançant à son côté vers la scène, va essayer tes chaussures, les grands chambellans de Stan Oscar t’attendent.

Woody à son côté, elle s’assied sur un gros pouf et pointe délicatement son pied déchaussé. Une assistante lui tend un escarpin rouge.

Essayage des pantoufles de vair...

Je reste debout sur le côté du podium. J’observe la scène, le catwalk qui s’étire de part et d’autre, enjambe le pont et effectue un arrondi qui serpente dans l’espace où sera installée une partie des spectateurs. Fascinée par l’ingéniosité de l’aménagement afin que toutes les tenues soient vues sous tous les angles, j’essaie d’imaginer les mannequins défilant le jour J.

Soudain, deux hommes en costume sortent des vestiaires et empruntent le passage réservé à l’accès des modèles. L’air absorbé, ils avancent vers la façade du palais vénitien.

Mon cœur se met à battre très vite.

Aaron ? Miles ?

Je suis la seule à les voir arriver, car tournant le dos au podium, Lucie et le staff de StanOscar continuent leurs essayages.

Ils ne m’ont pas vue. Aaron marche, démarche féline, épaules fières, le visage penché sur un gros carnet à spirales dont il fait tourner les pages. Observant la façade, il passe la main sur le bois des piliers, fronce les sourcils, puis il dit quelque chose à Miles qui lui répond, avant de noter quelque chose sur son bloc.

On se croirait dans un film muet, car dans le vacarme ambiant, je n’entends pas leurs paroles.

Les yeux fixés sur Aaron, je réalise combien sa présence non loin de moi me fait du bien.

Comme si le simple fait de l'apercevoir comblait un vide dont je n'avais pas voulu mesurer la profondeur.

Et à son habitude il est magnifique. Il est même la seule personne au monde que je trouve à chaque fois plus beau que la précédente.

Un costume marine met en valeur sa taille élancée, et dans la lumière des projecteurs allumés sa chevelure crantée prend des reflets dorés. Sur son visage incliné, je ne distingue pas son regard, mais des ombres se devinent sous ses yeux, traces de sa fatigue ; je souris, attendrie.

Fidèle à lui-même, il doit bosser quinze heures par jour...

À un moment il plonge la main dans sa poche, à la recherche de son téléphone. Index levé, il fait un petit signe à Miles comme pour dire « excuse-moi ». Ensuite, portable contre l'oreille, il hoche la tête et déambule sans prêter attention à ce qui est autour de lui, entièrement concentré sur sa conversation.

En attendant qu'Aaron ait fini, Miles se met à observer l'espace et les personnes présentes au pied du podium. Je n'ose plus respirer. Quand il me repère, je frémis malgré moi sous son regard perçant. Va-t-il me chasser à nouveau ? Prévenir Aaron ?

Mais il se contente de me dévisager avec toute l'hostilité dont je le sais capable. Ensuite, il s'éloigne vers le pont, comme s'il ne supportait pas de me voir vivante.

Machinalement, Aaron le suit des yeux.

Comme il se tient à présent juste sous la rampe de projecteurs, Aaron me paraît encore plus imposant. Cerné par la lumière, son corps semble scintiller et son ombre se projette au sol, immense. Je lève les yeux vers les spots, dont l'un clignote bizarrement. En réalité, le faisceau lumineux oscille de droite à gauche et la barre de réflecteurs balance lentement au bout de son fil... Prête à se détacher. Quand je comprends ce qui va arriver, mon sang se glace. Un grincement sinistre se fait alors entendre que personne ne semble percevoir à part moi.

– AARONNNN !

3. Parle maintenant ou tais-toi à jamais

En une fraction de seconde je bondis sur le podium, je me jette sur Aaron et de tout mon poids, je le renverse à plat dos sur le plancher de bois.

Les spots s'écrasent à côté de nous dans un crissement métallique effrayant. Des étincelles jaillissent en grésillant et comme par magie, le tapage du chantier se tait à cet instant. J'entends alors des cris, des appels, des aboiements – Woody – puis des pas se précipitent vers nous. Mais je ne vois rien de ce qui se passe alentour...

Je suis comme dans une bulle.

Avec Aaron.

Enfin plutôt sur Aaron, car il est sous mon ventre, moi haletante et répétant.

– Ça va ça va ?

Avec un sourire tendre, Aaron pose ses mains sur mes hanches.

– Pas trop mal, merci, murmure sa voix mélodieuse. Joli placage, j'ignorais que tu pratiquais le rugby.

Je n'arrive pas à lui répondre et encore moins à plaisanter car je me mets à trembler : la peur qui, dans l'action, n'a pas eu le temps de se manifester, me tombe dessus. Aussi je claque de toutes mes dents et de tous mes membres en pensant qu'Aaron aurait pu être écrasé par cette rampe de luminaires à présent étalée sur notre droite comme une énorme mâchoire noire disloquée. Entre les tiges de métal tordues par la chute luisent des morceaux de verre effilés comme des couteaux.

Mon regard passe tour à tour des décombres au visage d'Aaron. Il semble surpris, presque amusé de se retrouver dans cette position insolite, mais il n'y a aucune trace de crainte sur son visage.

Alors qu'il aurait pu mourir !

– C'est fini, assure-t-il d'une voix calme.

À l'entendre, on dirait que c'est moi qui ai manqué de me faire réduire en bouillie par une attaque aérienne de projos !

Mais je le reconnais bien là : prévenant et sécurisant. J'acquiesce sans toutefois bouger d'un millimètre. Il me semble que nos corps ainsi liés sont invulnérables.

Décidément depuis que j'ai rencontré Aaron, les objets inattendus qui dégringolent sans prévenir du plafond nous rapprochent... Dois-je y voir le signe que le ciel qui nous tombe régulièrement sur la tête est, malgré les apparences, de notre côté ?

Pas le temps de trouver une réponse : des crépitements se font entendre à côté de nous, et il se met soudain à faire très chaud sur mon flanc droit.

Aïe aïe aïe, est-ce mon cœur qui s'embrase ?

Le temps que je réalise qu'il se passe quelque chose qui n'est pas de l'ordre du phénomène amoureux, Aaron s'est déjà relevé d'un bond pour se saisir d'un extincteur.

Ensuite, dressé devant le début d'incendie, il actionne l'appareil. Très vite une mousse blanche couvre les projecteurs affalés au sol et éteint toute flamme.

Sauf celles de l'amour grand A rallumées en moi en moins de deux...

Car en fixant Aaron solidement dressé devant le danger maintenant maîtrisé, je réalise, une fois la peur passée, combien je tiens encore à lui.

Malgré tout ce que je croyais, malgré le mois qui a passé, malgré le raisonnable, l'interdit et tout ce qui ne peut que nous séparer...

Un ouvrier s'agenouille alors près de moi.

– Oh, Chase.

Il tend la main pour m'aider à me relever.

– Quel chevalier servant, lui dis-je en essayant de jouer la costaude.

Mais une fois sur pied, je tremble encore, alors il retire sa veste à carreaux et la pose sur mon dos. Puis un bras autour de mes épaules, il m'accompagne au bas du podium et me fait asseoir. Lucie nous rejoint, le visage défait.

– Je n'ai rien, lui dis-je en voyant son regard affolé.

– Mais c'est dingue que ce truc se soit décroché, non ?

– En effet, ça n'aurait jamais dû tomber comme ça, murmure Chase qui fixe Aaron sur le podium.

Il me semble que Chase a l'air légèrement secoué, mais son visage reste, comme à son habitude, d'une impassibilité étonnante. Woody, lui, me lèche la main avec effusion.

– C'est bon, je suis saine et sauve, arrête de te prendre pour un saint-bernard, lui dis-je en souriant.

Autour de nous, le calme met du temps à revenir. Le staff de StanOscar est en grande agitation :

deux sont au téléphone et les autres secouent la tête d'un air contrarié. Aaron, lui, est resté sur la scène et discute à présent avec Miles et le chef de chantier accouru avec les ouvriers encore présents sur le chantier en fin d'après-midi.

Le costume d'Aaron est couvert de poussière et déchiré sur une poche, mais il ne semble pas s'en soucier. Apparemment il est calme, mais à la ride qui barre son front, je sais qu'il est contrarié. Il doit déjà calculer en termes de retard sur le chantier, pénalités et conséquences financières.

Avant de rejoindre l'équipe qui l'attend, Chase frotte mon dos d'une main affectueuse. Aussitôt, j'aperçois le regard d'Aaron sur ce geste, d'abord étonné, puis un peu sombre. Hochant la tête, il sourit à demi, de l'air entendu de qui vient de réaliser une évidence.

Est-il en train de s'imaginer qu'il existe quelque chose entre Chase et moi ?

Il me tourne alors ostensiblement le dos, et poursuit sa discussion avec l'équipe du chantier. Je ne vois plus que ses épaules solides et ses mains qui s'écartent, semblant scander ses paroles. Elles me semblent à présent nerveuses et véhémentes.

Est-il jaloux ? Alors il tient peut-être à moi autant que Kirsten le dit ?

Je soupire en le regardant.

Mais s'il tenait à moi, est-ce qu'il n'aurait pas cherché à me revoir durant ces longues semaines ?
Ça ne prouve rien.

Parce que moi, je tiens à lui et depuis un mois, je n'ai pas bougé un orteil dans sa direction... En revanche aujourd'hui, je viens de lui sauter littéralement dessus.

Dans le genre, acte symbolique...

En tout cas, c'était l'occasion parfaite pour lui dire combien il compte pour moi et que je voudrais le revoir. Hélas j'ai laissé passer le bon moment. Et maintenant, impossible de l'approcher... Dressé au milieu de ses équipes, il a repris sa stature d'impressionnant et sérieux PDG de Holmes and Scott.

Et ses distances...

Quatre pompiers suivis de trois policiers arrivent à ce moment-là pour lui parler. Le directeur artistique de chez StanOscar explique que c'est la procédure habituelle dès qu'un incendie se déclare dans un lieu amené à recevoir du public.

- J'espère que ça ne va pas poser problème pour le défilé, lui répond quelqu'un.
- C'est juste pour les assurances, affirme un autre.

Sans un mot, Lucie et moi restons assises et observons en silence. Les pompiers font le tour des décors, l'un inspecte les morceaux de projecteurs tandis qu'un autre monte sur l'échafaudage pour

vérifier les systèmes d'accrochage. De leur côté, les policiers notent les identités et adresses de tous les gens présents. Je vois le visage de Chase se contracter un bref instant au moment où il donne ses coordonnées. De loin, je lui fais un petit sourire affectueux auquel il répond par un regard impassible.

Petit à petit, la scène se vide. Chacun est autorisé à retourner à ses activités. Les derniers ouvriers quittent le chantier ; après un bonsoir à la cantonade, l'équipe de StanOscar s'en va à son tour. Devant le palazzo qui se dresse maintenant dans une lumière crépusculaire, seuls restent Miles, Aaron et le chef de chantier.

Lucie, Woody et moi quittons la Tour 88 sans les déranger. Je me sens un peu frustrée... ou déçue, je ne sais pas vraiment.

Soyons honnêtes : les deux en réalité.

Après un crochet par l'agence où je dois récupérer un dossier et où nous restons un bon moment à discuter de tout et de rien, il est plus de 20 heures quand le taxi nous dépose au pied de chez Madame Harving. Sa valise à la main, Lucie s'inquiète soudain pour Woody. Mais je la rassure, comme sa logeuse est toujours farouchement opposée aux animaux domestiques dans l'espace humain, j'avais prévu de garder Woody avec moi.

– Dans ma nouvelle coloc, il y a déjà un chat et un canari. Il ne manquait plus que Woody pour reconstituer l'Arche de Noé...

Lucie me remercie en m'embrassant.

Woody et moi nous éloignons vers le métro. Assise sur le quai, je laisse passer l'express qui m'aurait ramené directement chez moi. Les yeux dans le vide, je me remémore chaque moment de l'incident de la Tour : ma peur pour Aaron, mon soulagement à être dans ses bras, mon envie de le revoir, mais aussi son regard quand il a vu Chase auprès de moi, son sens de l'honneur et de la parole donnée – « plus jamais » avons-nous dit ensemble – et son ego que je commence à connaître...

Il ne fera jamais le premier pas vers moi.

Alors si j'ai manqué le moment idéal pour lui dire que je voudrais le revoir et que je tiens à lui, c'est à moi de provoquer une autre rencontre.

Moins incendiaire...

Je monte dans la rame qui arrive à cet instant et descend à Lexington Av/63St : je vais aller chez Aaron.

Désormais tout est entre mes mains : et même si je crève de peur, je dois affronter ce moment.

Tout plutôt que le doute et le regret de ne pas avoir agi.

Non loin du 973 de l'avenue, Woody s'arrête et semble me regarder avec perplexité.

– Kirsten est chez ses parents...lui dis-je.

Néanmoins, mon cœur tape dans ma poitrine comme si un oiseau fou y était enfermé.

Un oiseau fou d'amour.

Deux minutes plus tard, debout devant la porte je suis un peu moins fière. Mais j'appuie bravement sur la sonnette. D'abord il ne se passe rien. Silence total. Panique complète. Et s'il n'était pas là ? Pourtant l'intérieur de la maison est allumé.

J'entends des pas s'approcher.

Et mince, et si Aaron n'était pas seul ?

Aussitôt double panique : et si Miles est là ? Une envie de fuir me fait reculer d'un pas mais une autre envie, bien plus impérieuse me commande de rester.

Entre, parle maintenant ou tais-toi à jamais.

La porte s'ouvre brusquement.

Damned !

Aaron se dresse nu sur le seuil...

– Joy ?

Je reprends mes esprits et corrige ma première impression : il porte un pantalon. Et c'est tout. Pour le reste, il est en effet nu. Seul un jean délavé et déchiré en bas souligne ses fesses divines quand il se retourne pour suivre du regard Woody qui s'est déjà précipité à l'intérieur en jappant.

Inspirer, expirer... rester zen.

– Aaron, dis-je ensuite avec le sentiment de m'exprimer comme une héroïne de série B, il faut que je te parle.

Ses yeux verts fixés sur mon visage, son sourire est énigmatique.

Qu'est-ce que je dis ensuite vu qu'il ne dit rien ???

Mon regard glisse sur lui, comme pour me donner de la force et soudain sur son épaule...

– Tu as une tache verte ici, dis-je en pointant le doigt vers sa clavicule.

– Ah, dit-il en penchant le menton vers la tache.

Il entreprend alors de l'enlever en frottant avec les doigts. C'est pire : maintenant toute son épaule est couleur gazon.

– Ça te va bien le vert, dis-je histoire de dire quelque chose.

Une conversation de pots de fleurs...

Faut dire que vraiment on a l'air particulièrement empotés, lui avec sa marque couleur d'alien et moi vacillante comme une fleur des champs prise dans une tornade.

– Bon entre, finit-il par dire d'une voix tendre à faire se damner un bataillon d'angelots.

Il referme la porte derrière moi. D'abord je baisse le nez, un peu émue de me retrouver dans cette maison, où bons et mauvais souvenirs se bousculent.

Mais, quand je jette un regard autour de moi, je ne reconnais rien.

Qu'est-ce qui se passe ? Suis-je troublée à ce point ?

Je regarde avec davantage d'attention. Les murs de l'entrée sont gris anthracite et une longue sculpture en bronze se détache sur le mur. Les portes vers le salon sont ouvertes : la pièce a changé de couleur, et même le mobilier est différent. Exit les confortables canapés taupe, le tapis moelleux et le Matisse, désormais des Chesterfield en cuir, des fauteuils de tweed et un immense tableau de Hopper entourent une table basse devant une cheminée.

Une cheminée ?

J'ai l'impression d'être entrée dans la maison de quelqu'un d'autre...

– Tu as déménagé ? demandé-je incapable de retrouver mes esprits et d'exprimer ma stupéfaction de façon sensée.

Penché sur Woody qui grignote ses lacets, il éclate de rire. Ses cheveux crantés forment un joli désordre de mèches, où, à nouveau je repère des gouttes de peinture. Je voudrais y passer la main pour les enlever.

– Presque, j'ai tout changé.

Maintenant inquiète, je l'observe. Parce que si je me fie à ce que je connais, quand j'ai envie de changer radicalement de coiffure ou de garde-robe, c'est qu'il se passe des choses dans ma vie : envie de tout foutre en l'air ou nouveau départ...

Serait-il passé à autre chose ?

– Et ça te plaît ?

Décidément, plus bateau comme conversation on fait pas : si je continue, la prochaine étape c'est le point météo...

– Euh oui. Enfin, je veux dire... pourquoi tu as tout refait ?

Tout en caressant la tête de Woody, il lève les yeux vers moi avant de dire doucement.

– Je ne supportais plus de voir ce salon. Après tout ce qui s'y est passé...

À quoi pense-t-il exactement ? Moi, un petit frisson me parcourt au souvenir de nos corps entrelacés sur le canapé.

– Kirsten était d'accord avec moi, c'était une façon de repartir à zéro.

Kirsten... Malgré toute l'affection que j'ai pour mon amie, ce prénom ravive instantanément les mauvais moments et la faille qui est entre nous.

Un ravin.

Une ombre passe sur son visage. Est-ce dans cette pièce qu'il a trouvé Kirsten se vidant de son sang ? Perdus dans nos pensées, nous nous taisons tous les deux un moment.

Genre malaise palpable...

Soudain, il se redresse. Avec un air aussi fier qu'énigmatique, il se met à tourner lentement autour de moi en bombant le torse. Aussi surpris que moi, Woody le suit des yeux.

– Tu ne me demandes pas pourquoi j'ai de la peinture sur le corps ?

Je censure la petite blague qui me vient aux lèvres « parce que tu te prends pour Geronimo ? »

Il a l'air si content de lui que je suis vraiment intriguée. Et attendrie.

– Viens, dit-il en me tirant par la main vers l'escalier.

Amusée, je me laisse entraîner. Nous montons les marches deux par deux. Va-t-il m'emmener dans sa chambre comme ça, sans un mot d'explication ?

Ce serait assez direct comme façon de faire...

Mais comme nous dépassons le palier du deuxième étage, je m'arrête sur les marches qui montent au troisième étage, étonnée et essoufflée.

Mais il n'y a rien là-haut !

« C'est le grenier » m'avait dit Kirsten en me faisant visiter la première fois...

– Allez, dit-il en tirant mon bras un peu plus fort.

Sa voix est joyeuse et ses yeux brillent. Il a l'air si heureux, que je continue sans poser de question. Il pousse alors une lourde porte que j'avais toujours vue fermée.

Les mots de Kirsten me reviennent en mémoire : « personne n'y va jamais ».

Et pour cause !

Vu la taille des toiles d'araignées, l'endroit doit grouiller de mygales, opilions et autres arachnides monstrueux. Je résiste en ralentissant, mais Aaron tient fermement ma main.

– Ferme les yeux, dit-il d'une voix enthousiaste qui pourrait presque me faire oublier ma phobie.

J'obtempère tandis qu'il me fait avancer encore.

Une odeur tenace d'essence de térébenthine flotte dans l'air. Je connais ce parfum : la première fois que je l'ai respiré, c'était au cours de peinture à l'huile du collège.

– Tu peux regarder ! dit-il en lâchant ma main.

Sur son visage, un sourire plus magnifique que jamais resplendit. Derrière lui, une grande baie vitrée ouvre côté jardin. Un balai posé contre le mur indique que le ménage a été fait dans cette partie de la pièce et que quelqu'un a décidé d'investir les lieux en chassant la poussière et ses habitants.

Intriguée, je continue mon exploration visuelle. Appuyée contre la fenêtre, une immense toile inachevée représente une vue des rues de New York. Au sol, des tubes, des chiffons, des brosse, des couteaux, palettes et pinceaux tout le matériel d'un peintre... À côté d'Aaron, un chevalet se dresse, portant une toile de plus petit format.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Attends, dit-il en tournant solennellement le chevalet vers moi.

– OH ???

Haut de presque un mètre, mon visage me fait face.

Je reconnais mes boucles de cheveux, mes pommettes, mes taches de rousseur, ma bouche...

– Mais c'est moi ? bégayé-je estomaquée, flattée, ravie...

Alors il a pensé à moi. Il s'est souvenu des détails de mon visage ? Jusqu'à ma mini-cicatrice sur la mâchoire, là où on m'a enlevé un grain de beauté ?

– J'avais envie de te voir, dit-il, alors je t'ai peinte de mémoire. Comme ça, tu étais là...

Je n'en reviens pas. Comment a-t-il pu se souvenir de tout ? Même l'imprimé de ma robe préférée

est parfait...

– Mais alors tu peins ?

Remarque digne d'une anthologie de lapalissades...

– Oui, avoue-t-il en baissant le nez.

Mais il devrait en être fier !

– Tu es doué et c'est superbe, affirmé-je.

Et terriblement émouvant.

– C'est incroyable, je ne savais pas que tu peignais encore, dis-je consciente de me répéter et au risque de paraître vraiment stupide.

Ses yeux sont remplis d'éclats ambrés, chauds et joyeux. La peau de son torse semble douce, dans la lumière de l'atelier, elle prend des reflets veloutés.

– Il y a beaucoup de choses que tu ne sais pas sur moi, dit-il en avançant vers moi.

– Trop, dis-je en faisant un pas en sa direction.

Les yeux dans les yeux, nous marchons l'un vers l'autre. Chaque pas est délicieux, à la fois pesant et aérien.

Maintenant, il est devant moi, à quelques centimètres. Sans nous toucher, nos corps tendus s'effleurent, tournoient, vibrent et se reconnaissent. Nous dansons lentement en silence, son torse nu frôlant ma robe. Son parfum se mêle à l'odeur de peinture, entêtant, enivrant. Il me semble que je m'en remplis et que je reprends vie.

Au bout d'un moment, il pose doucement ses mains sur mes hanches et lentement m'attire à lui.

– Joy, murmure-t-il.

Ses mains glissent sur mes bras qui frissonnent, longent mon cou, puis glissent sous mes cheveux qu'il relève en saisissant mon visage. Son souffle sur ma peau, ses lèvres se tendent, ses yeux dans les miens... Nos bouches d'abord hésitent, puis se rejoignent. Tout en nous embrassant, nous continuons à tourner, un pas de deux muet mais intense, la musique est en nous et elle nous emporte. Long et passionné, notre baiser a le goût de l'eau fraîche et pure comme après une longue marche dans un désert aride. Nos lèvres enfin réunies réparent, pansent et éteignent le manque, la peur et la souffrance d'avoir été si longtemps séparés l'un de l'autre.

Il fait nuit dehors, mais nos retrouvailles semblent illuminer l'atelier. Je voudrais rester des heures dans les bras d'Aaron, le cœur battant, le corps en émoi et la tête dans les étoiles. Une douce chaleur se répand à l'intérieur de mon ventre quand le besoin de m'unir à Aaron au-delà d'un baiser me fait

chavirer.

– J’ai envie de toi, murmure Aaron en me prenant mon visage entre ses mains.

Le désir donne des éclats violents à son regard vert. Ses pupilles semblent scintiller dans la pénombre.

Il est plus attirant que jamais.

– Moi aussi, réponds-je en plaquant mon bassin contre le sien.

Je sens aussitôt son sexe durcir contre mon ventre. Il me saisit alors par la taille et, écrasant brutalement ma chair entre ses mains, il me presse contre lui : je me cambre pour mieux l’épouser et exprimer ce que je désire : lui.

Ses mains, sa bouche, son sexe en moi.

Nous tournons sur nous-même comme deux danseurs impatients. Avides, nos corps s’appellent et se répondent dans un même mouvement de pressions et d’effleurements.

Cette sensation d’être en accord parfait me ravit et me rassure. Notre attirance l’un pour l’autre est si puissante qu’elle a pu survivre à un mois de séparation. La force de notre désir aujourd’hui nous rassemble, par-delà les difficultés surmontées, comme un pansement aussi inespéré qu’extraordinaire. Et j’y retrouve une saveur de délices à la fois familière et totalement renouvelée.

J’ai eu si peur de ne plus jamais pouvoir être avec lui.

– Tu m’as tellement manqué, dit Aaron à voix basse.

À nouveau ce sentiment d’harmonie idéale... Comme s’il ressentait et exprimait ce que j’éprouve exactement au même moment.

Et si c’était cela être fait l’un pour l’autre ?

Sentir et partager ce que l’autre vit intimement, s’en nourrir, s’enrichir de l’être désiré et lui donner en retour ce qu’il attend.

– Aaron, dis-je, je voudrais ne plus jamais être séparée de toi.

Il sourit.

– Plus jamais, répète-t-il.

Comme cette promesse terrible que nous nous étions faite de ne plus nous voir. Mais tout cela est derrière nous et en ce moment, seul compte notre désir qui croît et s’épanouit.

Sa bouche me couvre de baisers, court sur mon visage, mes paupières, mon front, mes tempes puis revient sur mes lèvres qui frémissent à son contact.

– J’avais besoin de toi, de ton corps, de ta peau, chuchote-t-il à mon oreille.

Sa voix rauque de désir me fait trembler.

J’avais cru ne plus jamais l’entendre.

Je ferme les paupières mais je les rouvre aussitôt : je ne veux plus le quitter des yeux. Je veux le voir à chaque instant. Ne plus perdre une seconde de sa présence près de moi.

Comme si je devais rattraper le temps perdu.

Ses mains glissent autour de mes hanches, puis sur mes reins avant de remonter sous ma chemise.

– C’est si bon de te retrouver, dit-il à nouveau comme s’il lisait mes pensées.

Suis-je si transparente pour cet homme ?

En tous les cas, il sait comment me faire languir... Car quand il effleure ma peau sous ma chemise, je gémis. Ma nuque se renverse et mon corps s’arque vers lui.

Moi aussi, j’étais en manque.

Pendant tout ce temps j’ai eu l’impression de me dessécher et que ma peau mourait de ne pas être touchée. Que mon corps se flétrissait et se ratatinait comme une fleur privée de lumière. Mais là, baignée de ses caresses, je revis, comme irriguée par la vie et le désir.

Je m’agrippe à ses hanches. Sa peau est douce, souple et tendue à la fois. Chaude et attirante. J’embrasse ses épaules nues et me délecte du parfum épicé de sa chair.

Il déboutonne mon chemisier. Je retiens mon souffle quand il défait le dernier bouton et laisse glisser mon vêtement sur mes épaules. Sans me quitter des yeux, il fait tomber une à une les bretelles de mon soutien-gorge : mes seins se dévoilent, lourds et tendus. Ma poitrine se bombe, offerte quand il se penche pour couvrir chaque mamelon de baisers.

Quand ma lingerie tombe définitivement à mes pieds, je pose lentement mon torse nu contre le sien. Une douceur infinie m’envahit. Chair contre chair, nos corps se rassasient. Je glisse mes mains autour de ses reins tandis qu’il m’entoure de ses bras. Nos bouches se retrouvent et pendant un long moment, nous restons l’un contre l’autre. Mon cœur bat au rythme du sien et il me semble que nous partageons le même.

Ses mains descendent doucement le long de mon dos et se posent sur mes fesses.

– J’ai tant rêvé de toi, ici, dans cet atelier, dit-il. Nue...

Un frisson me parcourt.

Je me détache de lui. Dans la lumière de la nuit, il me semble encore plus imposant et ses yeux brillent d'un éclat mystérieux. Je fais un pas en arrière.

Sans le quitter des yeux, je défais le zip de ma jupe. Avec un déhanché d'un côté puis de l'autre, je fais glisser le tissu le long de mes cuisses. Le vêtement descend complètement et je le repousse au sol du bout de ma chaussure. Me voici dressée sur mes sandales à talons tout juste vêtue d'une culotte de dentelle rouge.

Fièvre de mon corps et avec des tendances coquines attisées par le regard d'Aaron.

Je le vois avaler sa salive plusieurs fois. il reste immobile mais tout son corps semble en tension, prêt à se jeter sur moi. Chacun de ses muscles frémit, abdominaux serrés, pectoraux bandés, mâchoires contractées et sourire étincelant sur ses lèvres.

Sous son pantalon, un renflement imposant attire mon regard.

Tout en prenant plaisir à sentir monter son excitation, je joue négligemment du bout des doigts avec le haut de ma culotte.

– Donnant-donnant, dis-je avec une soudaine envie de le provoquer un peu.

Comme s'il s'y attendait, il comprend aussitôt l'objectif de mon petit jeu.

Se mettre à nu.

L'air amusé, il s'exécute. Il déboucle sa ceinture en prenant son temps. Quand il déboutonne son jean avec un sourire mutin, je me mets soudain à avoir très chaud. Son pantalon tombe à ses pieds et comme moi à l'instant, il le repousse sur le côté.

– Égalité, dit-il.

– Pouce, mendié-je presque.

Il me regarde amusé. Mais je sens que je dois profiter de ce moment. Imprimer en moi la réalité : je suis avec Aaron.

J'ai aussi besoin d'une pause car il faut absolument que j'admire la perfection de son corps : élancé, solidement campé au sol, et sa virilité moulée dans un caleçon extrêmement sexy.

C'est vital.

Suivant mon regard qui le dévore à distance, il incline légèrement la tête et murmure avec un regard coquin.

– Quand tu veux.

Tout en surveillant son visage, je fais descendre mon slip. Ses yeux se plissent, il sourit et sa fossette me semble se creuser davantage.

– Mmm, dit-il, tu es encore plus belle que dans mon souvenir.

Du bout des doigts, je lui envoie un baiser puis je le fixe en hochant la tête, pour lui indiquer que c'est son tour de continuer. Sourire aux lèvres, il retire son boxer. Son sexe vigoureusement dressé se tend alors comme une invitation à poursuivre...

Aaron se rapproche alors de moi et pose ses mains sur mes hanches. Je tressaille quand il me fait tourner sur moi-même.

– Tu as le dos le plus affriolant du monde, dit-il en relevant mes cheveux pour embrasser ma nuque.

Embrasant au passage tout mon corps qui se met à vibrer de désir.

Il plaque alors son ventre contre mon dos et de ses deux mains en conque, il saisit ma poitrine. Appuyée contre lui, je bascule mon crâne sur son épaule et laisse ses mains me parcourir. Chacune de ses caresses semble jouer avec la tension qui électrise tout mon corps. Des seins en passant par le ventre, le nombril, les hanches, les plis de l'aîne et le haut des cuisses, les mains d'Aaron semblent n'avoir qu'un seul but : m'enflammer.

Cumulée à ses caresses, la pression de son sexe contre mes fesses décuple mon excitation.

Je manque de défaillir quand ses doigts plongent entre mes jambes et lentement embrasent mon intimité. Je respire lourdement. Ses doigts cherchent, taquinent, échauffent, incitent et enflèvent mon clitoris. Mon ventre se tend, mon buste se bombe, je halète et gémis en ondulant. À chaque ondulation, je sens son sexe rouler sur mes fesses.

Aaron me retient fermement d'une main sur ma hanche et de l'autre fouille et cajole mes chairs secrètes. Une douce langueur y naît alors, qui croît aussitôt en onde tourbillonnante et en tressaillements, avant de devenir un véritable feu.

J'ondoie contre Aaron, dont je sens le sexe durcir davantage et devenir de plus en plus fougueux. Il se presse contre moi, comme pour m'en faire sentir la vigueur.

– Je ne sais pas si je vais pouvoir résister, chuchote-t-il à mon oreille.

– Qui parle de résister, murmuré-je.

Saisissant alors mes hanches, il me fait avancer d'un pas vers la table qui jouxte le chevalet. Comprenant où il veut en venir, je pose mes deux mains sur le bois et me penche légèrement en avant. Quand je le vois chercher quelque chose dans le tiroir, je souris à l'idée qu'il ait des préservatifs jusque dans son atelier.

– Toujours très prévoyant, me moqué-je gentiment.

– Un de mes fantasmes ces dernières semaines était de faire l’amour avec le modèle de mon tableau...

– Mmm, dis-je en riant, le fantasme de l’artiste face au modèle vivant...

En soupirant, il passe la main sur mes reins, puis souligne le bombé de mes fesses. Mes chairs aussitôt frémissent d’exaspération. Puis il appuie fortement son sexe de façon de plus en plus insistante, ce qui me fait blêmir d’impatience. Au bout d’un moment, il glisse une main entre mes cuisses, où une agréable humidité lui indique que je suis largement consentante.

– Viens, lui dis-je. Maintenant.

D’un coup de reins, il fait entrer son sexe dans le mien. J’en ai le souffle coupé tant c’est puissant.

Les mains sur mes hanches, il commence à aller venir dans un mouvement lent et régulier. Je me laisse remplir par les sensations, d’abord bercée par un ressac alternant calme et vivacité, douceur et brusquerie délicieuses. Bientôt, le rythme s’accélère, ses doigts crochètent ma chair et son sexe me pénètre de plus en plus intensément. Sans pouvoir me retenir, je gémis à chaque impulsion, au rythme de la respiration d’Aaron qui se précipite. Très vite nous ne formons plus qu’un seul souffle. Et un seul corps libre et vivant.

J’ai l’impression de pouvoir enfin respirer, comme si un poids s’était enlevé de ma poitrine, libérant mon corps et mon cœur d’un carcan douloureux.

Murmurant de plaisir, Aaron semble apprécier cette liberté qui me fait épouser parfaitement son mouvement. Buste soulevé, je me cambre pour mieux le laisser me remplir. Je voudrais me donner à lui entièrement, lui dire combien mon corps lui appartient et combien je désire le sien au plus profond de moi.

Comme s’il m’avait entendue, sa cadence soudain se précipite, mes hanches buttent sur le rebord de la table, je me penche davantage, creuse les reins, et me saisis des bords de la table pour mieux m’arrimer au sol.

Car il me semble que je pourrais m’envoler tant le plaisir est fabuleux.

Mon corps brûle, la tête me tourne et mes tempes battent un rythme joyeux.

Aaron se met alors à onduler, envoyant des volées de jouissance dans chacune des parties de mon corps qui n’avait pas encore été touchée par l’ivresse du plaisir. Plus rien en moi ne résiste : chacune de mes cellules est envahie, dévorée et exaltée de plaisir.

– Aaron, crié-je, n’en pouvant plus.

Je l’entends alors râler de plus en plus fort, comme un orage qui s’annonce, je sens son ventre se tendre, ses muscles se serrer. Ses mains à présent empoignent mes épaules et me font allonger ventre

contre la table. Le souffle court, il pose son torse sur le mien, le poids de son corps m'écrase, mais je ne sens que le bonheur d'être unie à lui, comme si nous nous fondions l'un dans l'autre. Comme enchaînés de désir, nous fusionnons.

Soudain, le bassin d'Aaron s'appuie encore plus fortement sur moi.

Mon sexe se contracte violemment sur celui d'Aaron, je gémis, il râle, comme un dialogue entre nous, un appel de nos sens, un code intime pour dire le désir de fusion... Quand mon ventre prend feu, Aaron se cabre et rugit. La jouissance nous prend en chœur, elle nous atteint en plein cœur, elle nous unit et nous apaise. Aaron reste en moi longtemps.

Je voudrais que jamais cela ne s'arrête, cette sensation d'être entièrement avec lui, comme si nous étions un seul corps, une seule âme, un seul désir.

- Tu me plais tellement, dit-il en embrassant ma nuque. Je voudrais te faire l'amour des heures
- Moi des jours et des nuits entières.

Je lui souris, émue et fière d'être la femme qu'il désire.

Tout en m'embrassant avec tendresse, il joue avec mes cheveux. Puis lentement son bassin se met à nouveau en mouvement. Je ferme les yeux, envahie immédiatement par le plaisir qui remonte encore.

Quand il me porte pour rejoindre sa chambre, il me semble que de nos corps partent des étincelles qui enflamment la nuit tout entière.

4. Un homme bien

Une agréable odeur de pain grillé me fait ouvrir un œil.

J'ouvre le second en apercevant Aaron, les hanches ceintes d'une serviette, portant un énorme plateau dans les bras. Je redresse la tête et suis son déplacement avec gourmandise. Il pose le petit déjeuner au milieu de l'immense lit puis se glisse sous la couette.

- Tu es glacé, dis-je en me serrant contre lui.
- Je suis un animal à sang froid, dit-il d'un ton sérieux.

En pensant à la nuit qui vient de s'écouler, ce n'est pas tout à fait la définition que j'en aurais faite, mais c'est une question de point de vue et de temporalité... Ainsi de nuit torride nous voilà arrivés à la phase matin chaleureux et réconfortant.

Et au vu du plateau qui déborde, on ne peut plus copieux.

Thé, café, lait, croissants, toasts, œufs, fromage et saumon, il y a là de quoi restaurer une équipe de foot. Mais je me sens d'attaque. Avec méthode, Aaron installe les oreillers derrière nous et cale le plateau sur nos jambes.

- Quel sens de l'organisation, dis-je en me moquant de lui.

Il me sert du thé sans relever. Quand je le vois ouvrir un œuf et retirer les éclats de coquille avec minutie, j'ajoute :

- Tu sais que tu as une petite tendance maniaque ?

Il lève un sourcil.

- Mmm, j'ai peur que tu n'aies pas encore découvert tous mes autres défauts...
- J'ai hâte, dis-je en croquant avec appétit dans le toast beurré qu'il me tend.
- Moi, j'ai hâte que tu me racontes ce que tu as fait ces dernières semaines. J'ai l'impression que je ne sais plus rien de toi...
- Alors, commencé-je avec un soupir amusé, ça a été le pire mois de ma vie : j'ai déménagé quatre fois pour atterrir dans une coloc à peu près supportable tant en termes d'habitants, de loyer que de confort. J'ai géré à distance et 24h/24 les angoisses d'Abby qui m'appelle à toute heure de la nuit parce qu'elle refuse de se plier aux diktats du décalage horaire qui selon elle, est inadmissible et complètement XX^e siècle. J'ai consolé pendant une semaine le mal du pays d'une petite mannequin, le tout en langue des signes parce qu'elle ne parlait que trois mots d'anglais. J'ai fait la liste des 150 nouvelles influenceuses qui ont des blogs spécialisés dans la mode... J'ai dû corrompre Léo à coups de bagels pour que Lucie revienne, bon ça, ce n'est pas tout à fait vrai. Bref je n'ai pas eu le

temps de m'ennuyer.

Je bois une gorgée de thé avant de conclure par le plus important.

– Mais la vérité, c'est que j'ai trouvé le temps horriblement long... et que tu m'as manqué.

Aaron plonge le nez dans sa tasse.

– Moi aussi, murmure-t-il, j'ai trouvé ce mois particulièrement difficile.

Je le regarde, étonnée et flattée qu'il exprime ses sentiments.

Enfin, un peu...

– J'ai annulé mes déplacements pour rester auprès de Kirsten, j'ai essayé d'être le plus possible présent auprès d'elle, et en même temps je bossais comme un malade.

Il avale une gorgée de thé.

– Le seul truc qui m'a permis de tenir bon ce mois-ci, c'est la peinture.

Son visage pâlit quand il reprend.

– Ça faisait quinze ans que je n'avais pas touché un pinceau, ajoute-t-il en reposant sa tasse brusquement.

– Mais cet atelier, ce matériel ?

Il y a un long silence. Aaron regarde au loin, par la fenêtre.

– Quand mes parents ont disparu, j'ai complètement arrêté de peindre.

– Parce qu'ils voulaient que tu travailles dans la finance ? murmuré-je imaginant qu'il a voulu se plier à leur dernière volonté.

Mâchoires contractées, il fixe l'horizon. Son profil se détache sur le fond des immeubles de l'autre côté de la rue.

– Non. C'est parce que c'est mon envie de peindre qui les a tués.

Je sursaute, presque choquée de l'entendre s'accuser aussi violemment.

– C'est à cause de moi qu'ils sont morts, reprend-il.

– Tu ne peux pas dire ça, intervient-je même si je sais bien que la culpabilité, une fois qu'elle est installée, ne s'efface pas comme ça.

Il secoue la tête avec un pauvre sourire.

– Hélas, même si beaucoup d’autres facteurs extérieurs sont intervenus et incontestablement celui de la malchance, c’est malheureusement vrai. Si je n’avais pas été si acharné à vouloir être artiste, rien de tout ça ne serait arrivé.

Son ton de voix me semble si catégorique que j’ai l’impression que le sujet est clos. Mais à ma grande surprise, il continue.

– Ce matin-là, dit-il d’une voix qui me semble rêveuse, on devait rencontrer John Farrell. Ce stage avec lui chez Wilson Brothers était un deal avec mes parents : un mois pour découvrir le métier d’analyste financier dont ils rêvaient pour moi contre une option art au lycée. Eux devaient penser que je changerais d’avis, que je reviendrais à la raison, moi je me disais que je ferais ce que je voulais après.

Je fixe ses lèvres, sa bouche parfaite. Sa voix est posée, son débit un peu plus lent que d’habitude, comme s’il pesait chaque mot.

– Quand je me suis réveillé, ils étaient déjà partis...

Il ferme les yeux et pose son crâne sur l’oreiller. Il se tait un moment.

– Je me souviens de tout, comme sur une photo... La cuisine vide, mon bol sur la table, le café encore tiède, le petit mot de ma mère appuyé contre le pot de confiture, son écriture pleine de déliés, le petit cœur à la fin...

J’ai la gorge nouée en entendant sa voix qui à présent chuchote. Immobile, je reste silencieuse, sentant que la moindre parole pourrait le faire taire. Un peu comme quand on craint de réveiller un somnambule.

– J’étais déjà en retard, mais je n’étais pas pressé, reprend-il au bout d’un moment. Puis la fille avec qui j’avais flirté la veille m’a appelé : on a parlé longtemps.

Il marque une pause, puis soupire sans rouvrir les yeux.

– Je croyais que c’était ça l’important. Pas mes parents qui m’attendaient.

Ses lèvres se pignent et il avale sa salive plusieurs fois. Je pose ma main sur la sienne. Je voudrais lui donner la force de continuer, de sortir de lui ce passé qui le torture.

– Puis mon téléphone a sonné une nouvelle fois : c’était ma mère.

À nouveau un long silence. Je caresse sa main : ses doigts sont glacés et il me semble qu’ils tremblent. Il ne réagit pas quand je frotte sa main pour la réchauffer.

– Je n’ai pas décroché, dit-il dans un souffle.

– Oh.

Je ne sais pas quoi dire pour l'aider. Se souvient-il que je suis là, près de lui ? Soudain, il rouvre les yeux, et gronde en se redressant. Il agrippe ma main, l'air hagard.

– Je n'ai pas répondu, tu comprends ? Alors qu'elle, enfin ils...

Il s'arrête au milieu de sa phrase. Je retiens mon souffle. Puis il secoue la tête d'un air effondré et répète plusieurs fois, comme pour lui-même.

– J'entends ce téléphone. Ça sonne, ça sonne et moi, je ne réponds pas...

Sa voix se casse tout à fait. Ses épaules frémissent.

– Aaron, lui dis-je avec tendresse.

Serrée contre lui, je pose alors ma main sur son cœur, juste pour lui dire que je suis là, près de lui et que je le comprends.

– On avait rendez-vous à 8 h 30 et j'avais déjà presque une demi-heure de retard...

Le rythme de ses phrases alors s'accélère, comme si le temps pressait. Est-ce l'écho de la tension du passé ou la peur de ne pas arriver au bout de son récit ? Sous ma paume, son cœur bat de plus en plus fort.

– Je me suis dit, elle va m'engueuler, me dire que je suis en retard, qu'on ne peut pas compter sur moi. Et je me souviens très bien avoir pensé, « ça va j'arrive, elle va pas en mourir ! »

À ces mots, ses paupières se ferment d'un coup et tout son visage se fronce comme s'il voulait maintenant arrêter le flot des souvenirs qui l'envahissent. Car avec eux, resurgissent la souffrance, la détresse et la culpabilité. Tous ses muscles se tendent, sa nuque se crispe et ses poings se serrent. J'ai l'impression qu'il essaie de toutes ses forces de reprendre le contrôle. De ne pas se laisser submerger.

Depuis combien de temps retient-il tout cela en lui ?

Je voudrais tant l'aider. Mais comment ? Faut-il poser des questions ou se taire ?

Il respire lentement, semblant rassembler ses forces. Une main sur sa poitrine, je voudrais l'apaiser et que chaque souffle lui permette de remettre le temps en ordre, d'un côté le passé, l'ado qu'il était, de l'autre le présent, l'adulte qu'il est devenu. Après quelques instants, il rouvre les yeux. Lentement, il passe un bras autour de mon épaule et me serre contre lui.

Il me semble alors que nous formons un bloc solide. Prêt à affronter ses souvenirs. Sa voix est ferme quand il reprend ensuite.

– En arrivant au métro, on habitait à Greenpoint à l'époque, j'ai commencé à entendre les sirènes. Il se passait quelque chose. Les voitures s'arrêtaient dans la rue, des gens parlaient avec des grands

gestes, s'étreignaient. Je me souviens d'avoir vu un vieil homme assis qui pleurait, la tête entre les mains. C'est là que j'ai appris qu'un avion avait percuté la tour Nord du WTC.

La première attaque sur le WTC a eu lieu vers neuf heures moins le quart... pensé-je en me souvenant avec précision de ce qu'on nous avait enseigné quelques années plus tard en cours d'histoire au lycée.

– C'était la panique partout. J'ai pris le métro, puis je suis sorti, parce qu'il s'arrêtait tout le temps et parce que j'étouffais. Je n'avais qu'une idée en tête : rejoindre mes parents dans les bureaux de Wilson Brothers. Je me suis mis à courir, je me disais qu'ils devaient s'inquiéter pour moi.

J'imagine Aaron au pas de course entre les passants et les voitures. À ce moment-là, personne ne comprenait ce qui se passait. Mais je sais que toute la ville avait peur.

– Je me suis perdu, il y avait de plus en plus de gens partout. Je courais pour être là où j'aurais dû être, avec mes parents, pour les retrouver en bas de la tour, me jeter dans leur bras et leur dire que j'étais désolé. J'imaginais déjà le sourire de mon père disant « eh bien Picasso, on aurait dû t'offrir un réveil plutôt qu'un portefeuille » et ma mère le réprimandant « essaie de lui faire comprendre que tenir ses engagements c'est important ».

À un moment, je n'ai plus pu avancer. La police avait bouclé le sud de Manhattan et demandait à tout le monde de rentrer chez soi.

Il y avait ce nuage de poussière au loin, comme irréel, et là-bas, il faisait nuit en pleine matinée. La tour Sud s'était effondrée.

Un policier m'a dit de partir. J'ai dit « Mes parents sont dans Le WTC. »

Je n'oublierais jamais son regard. Il a posé la main sur mon épaule. Une larme coulait sur sa joue poussiéreuse. La Tour Nord venait de s'écrouler.

Presque 10 heures et demie alors...

Sans bouger, je laisse Aaron parler : je sais qu'il lui faut maintenant aller au bout de son récit. Je serre simplement mais fermement ses mains entre les miennes, dévastée à l'idée de ce qu'Aaron a dû vivre ce jour-là. Seul. Dans une ville sous le choc.

– J'étais cloué sur place, les gens se bousculaient, tout le monde pleurait, hurlait, priait.

L'Apocalypse...

– J'ai pris mon portable pour rappeler une nouvelle fois mes parents, pour leur demander où ils étaient. C'est là que j'ai vu que ma mère avait laissé un message. En courant, je ne l'avais pas remarqué.

Silence.

– Je me souviens de chaque mot, de chaque intonation, de chaque bruit autour d’eux, murmure-t-il d’une voix très douce. Mes parents parlaient tous les deux à tour de rôle, et je les imaginais serrés l’un contre l’autre, la bouche collée au téléphone. Le chaos autour d’eux. Les bureaux de Wilson Brothers étaient au 101^e étage.

Au-dessus du point d’impact.

– Ils disaient qu’ils étaient coincés dans la tour, que sans doute ils n’en sortiraient pas, qu’ils m’aimaient et qu’ils étaient sûrs que je deviendrais un homme bien. C’était quoi un homme bien ? Mon cerveau bloquait sur ces mots-là. Je n’étais absolument pas capable d’entendre que c’était un message d’adieu.

À ces mots, sa voix se brise. J’y entends tout le désespoir et la terreur d’un adolescent de 15 ans. Sans m’en rendre compte, j’écrase sa main dans la mienne, comme pour le ramener au présent.

– J’ai attendu, puis je me suis dit que s’ils arrivaient avant moi à la maison, ils allaient s’inquiéter de ne pas me trouver. J’ai essayé de les rappeler encore et encore pour les prévenir. Je suis rentré, et j’ai attendu. À la télévision, les images passaient en boucle ; puis on a commencé à voir des vidéos avec ces gens qui sautaient dans le vide.

Quelle horreur.

Je me souviens moi aussi de ces films tremblotants avec ces petits points noirs tombant le long de la tour, si minuscules, si fragiles.

– C’était atroce. Mais je me disais que mes parents, eux, avaient pu sortir, qu’ils étaient en train de rentrer et que je devais juste les attendre. Pour la première fois de ma vie, j’ai prié.

Les larmes que je retiens depuis plusieurs minutes se mettent à couler quand je pense à Aaron seul chez lui, des heures durant, passant de l’espoir au désespoir, craignant le pire puis croyant à nouveau au miracle, avec ces images cauchemardesques devant lui.

– À un moment Gloria et John sont arrivés, ils avaient reçu un message de ma mère.

J’ai cru que...

Sa voix s’étrangle. *Oh mon Dieu, il a cru qu’ils étaient sauvés ?*

– Mais Gloria s’est mise à pleurer. Le message de ma mère datait de 9 heures du matin, après plus rien. Il avait mis des heures à arriver.

À franchir les portes de l’enfer...

– On n’a su avec certitude que plusieurs jours après, c’était affreux, ce doute, cet espoir. Aujourd’hui, je me demande encore à quel moment ils sont morts, comment, s’ils étaient blessés et s’ils ont pu être ensemble jusqu’au bout.

Sa main tremble alors dans la mienne. Il ferme les yeux. Malgré ses paupières closes, une larme apparaît et descend au ralenti sur sa joue. Il ne fait pas un geste pour l’arrêter. Il ne bouge plus. Puis il se met à pleurer en silence. Je le serre de toutes mes forces dans mes bras en embrassant son visage. Devant ses larmes qui coulent sans interruption, je pense à la phrase de cet écrivain français : « Ne me secouez pas, je suis plein de larmes. »

Comme Aaron, qui retient ses sanglots depuis quinze ans.

– Les jours, les mois qui ont suivi, je ne m’en souviens plus. C’est comme si j’étais tombé dans un trou noir.

– Aaron, dis-je en mêlant mes larmes aux siennes.

Je suis si émue qu’il se laisse maintenant aller, là devant moi. Il pleure longtemps, en silence, ses yeux parfois me cherchent, noirs et gris, couleurs de tempête en mer, avant de replonger dans l’abîme.

Au bout d’un long moment, il inspire à fond, souffle plusieurs fois, puis il sourit à demi et prononce d’une voix faible.

– Alors tu vois depuis, je cherche à être un homme bien. Je respecte mes engagements, mes délais, mes promesses.

Et tu es un stressé des horaires avec toujours deux téléphones sur toi.

– Comme tu as dû souffrir, dis-je en comprenant que derrière sa perfection de chaque instant se cache un tel désir d’être pardonné.

– Je ne sais plus. C’est un peu comme si j’étais devenu quelqu’un d’autre après.

Il s’est coupé en deux pour ne pas souffrir.

– Je voulais être fort, solide, inébranlable, un modèle de perfection et d’efficacité. Et j’ai réussi, soupire-t-il d’un air fatigué.

Quelle force incroyable il lui a fallu à peine ado pour tenir debout, trouver la force de vivre avec ce drame en lui et devenir cet homme solide et battant...

– Et puis je t’ai rencontrée...

Il se tourne vers moi, ses yeux sont emplis d’une douceur infinie, de confiance et d’abandon.

– Et quelque chose a changé.

– Oh ?

– Quand je t’ai vue si malheureuse à cause de Kirsten et te rendant coupable de tout ce qui arrivait, j’ai été bouleversé. J’avais de la peine pour toi, je voulais t’aider et en même temps, quand je te regardais, je t’écoutais, je me voyais... Je voyais que tu culpabilisais, je te disais que tu ne devais pas pour autant détruire ta vie, que tu avais le droit de vivre et de faire ce qui te plaît... Je le crois sincèrement. Mais moi depuis quinze ans, je me sens coupable.

Il sourit faiblement.

– D’une certaine façon, moi aussi, je me suis interdit de vivre. Parce que peindre, c’est ma vie, enfin c’était. Avant le 11-Septembre.

Et peindre c’est ressentir, créer, éprouver des émotions, tout ce qui était impossible pour lui.

– Avec toi j’ai compris que j’avais repoussé tout ça au fond de moi, parce que je ne voulais plus avoir mal. J’ai découvert que je pouvais ressentir des choses à nouveau : la joie, l’impatience, le désir, le manque... Et depuis hier, le bonheur de te retrouver.

C’est une merveilleuse déclaration de la part d’un homme qui a tant de mal avec ses émotions.

Il saisit mon visage entre ses mains. Nous nous regardons les yeux dans les yeux.

– C’est grâce à toi Joy.

– Tu es un homme formidable Aaron, murmuré-je en pensant qu’il est devenu mille fois plus qu’un homme bien.

Mais pour lui le prix à payer a été colossal...

– Je suis vraiment heureuse que tu te remettes à peindre.

– Mmm, dit-il en hochant la tête. Finalement, un homme bien, ça rime avec un homme qui peint, non ?

Je l’embrasse en riant. Nous restons blottis l’un contre l’autre un moment. Doucement, la tension retombe et il me semble que nous sommes à présent soudés par une confiance mutuelle.

Aaron se redresse et nous ressert de thé.

– Bon, maintenant que j’ai monopolisé la conversation, dit-il avec une grimace gênée, parlons de toi...

Il m’attire à nouveau sur son épaule.

– As-tu eu des nouvelles de ton père ? Tu lui as parlé ?

– Je n’ai pas eu le temps, grommelé-je en rentrant le nez sous le drap. Trop de boulot.

– Bon, dit Aaron conciliant. Et ton book ?

– Figure-toi que j’ai évité de dessiner... parce que j’aurais dessiné une collection pour Mormons.

Genre noir, sinistre et déprimant... Mais je vais m'y remettre. Enfin si Stan Oscar ne change pas du tout au tout l'organisation du défilé quand il verra le chantier du décor...

– À propos de chantier, dit-il avec un air faussement innocent, j'ai trouvé Chase bien empressé auprès de toi hier ?

– Tu es jaloux ?

– C'est l'autre gros défaut que j'aurais préféré te cacher...

– J'attends de connaître tous les autres pour me faire une opinion définitive sur ta personne, répliqué-je en souriant. Mais tu sais, Chase m'a beaucoup aidé. Il a été mon seul ami pendant un mois, et c'est par lui que j'ai eu de tes nouvelles. Et aussi de Kirsten.

Il replace une mèche de cheveux derrière mes oreilles.

– Alors Chase a été notre Cupidon, dit-il.

Imaginer Chase dans sa chemise de bûcheron, avec deux petites ailes et un arc doré me fait éclater de rire.

– Arrête de te moquer, je n'avais que lui pour savoir ce que tu devenais ; je n'allais quand même pas appeler Abby ! Même si j'y ai songé...

– Vraiment ?

– Oui, mais tu m'imagines : bonjour Abby, je voudrais savoir comment se porte votre délicieuse assistante ? Plus sérieusement j'apprécie beaucoup Chase : il bosse bien, il est sérieux. C'est un mec correct et fiable.

Est-ce qu'Aaron est au courant pour la prison ? Ou est-ce par discrétion qu'il ne m'en parle pas ?

– C'est vrai qu'il m'a bien aidé dans mes galères de logement.

– Ah ? Puisque tu parles de ça...

Son air confus m'attendrit.

– Oui, quoi ? demandé-je pour le taquiner.

– Ce serait peut-être plus facile pour toi si tu t'installais ici. Tu aurais de la place, je ne suis jamais là.

– Dommage...

Il sourit.

– Ce n'est pas trop loin de ton bureau et c'est juste à côté du parc pour Woody.

– Je ne suis pas censée avoir Woody toute ma vie.

Ouh là, du calme, qui parle de vie ?

– Ce serait pratique donc, me reprends-je.

– Oui, c’est ça, tout à fait fonctionnel, dit-il très sérieusement.

– Et c’est tout ?

– Non, c’est aussi très bien chauffé en hiver, bien isolé, et j’ai fait mettre une cheminée, dit-il après réflexion.

– Hmm. Donc on vivrait ici ensemble ?

– Oui, enfin, on partagerait... la maison mais tu aurais ton espace à toi. Ça me paraît très raisonnable sur le plan économique, géographique et organisationnel...

– Dans ta liste, tu oublies relationnel non ? plaisanté-je tout en m’interrogeant sur ce qui, au fond, me retient d’accepter immédiatement.

Aaron hausse les épaules en souriant. Il semble confiant. Moi j’ai des doutes : pourrions-nous oublier tout ce qui est arrivé dans ces murs ?

– Mais pour toi, Aaron, insisté-je, c’est juste pratique ou tu en as envie ?

J’ai le sentiment de le pousser dans ses retranchements, mais il me semble que maintenant, après tout ce qu’on vient de partager, je peux lui demander. Et même je dois. C’est comme avec Kirsten, nous devons être honnêtes l’un envers l’autre et nous dire la vérité.

Enfin au maximum.

Il me prend dans ses bras.

– Toujours pas du genre à lâcher prise, hein Joy ? s’amuse-t-il.

– Il semblerait que j’ai des origines Pitbull, ce qui peut expliquer en partie un caractère têtu...

Et je lâcherai encore moins quand il s’agit de toi.

– Oui, ça me ferait plaisir, murmure-t-il après un petit temps de silence.

Sa sincérité me touche. Mais moi, serai-je capable de revivre ici sans être perturbée par ce qui s’y est passé ? En observant son visage serein, je réalise qu’Aaron, en changeant tout dans sa maison, nous a donné le moyen de passer à autre chose. Et je lui en suis reconnaissante.

– Oh, alors si tu me prends par les sentiments... j’accepte !

Mais juste plaisir ? Alors que moi, ça me remplit de bonheur ?

Il y a encore un peu de boulot Monsieur Scott !

Mais je décide de ne pas le brusquer davantage... Il a déjà fait un énorme pas en avant alors je dois lui laisser le temps. Et puis au fond, moi, ce que je veux, c’est ne plus être séparée de lui. Ne serait-ce pas déjà fabuleux d’habiter avec lui ?

Mais attention mon cœur, interdit de s’emballer...

– Kirsten m’a dit que si un jour je devais revenir ici, elle était d’accord, dis-je pour minimiser la portée symbolique de la demande d’Aaron.

À peine montée dans le train l’autre soir, elle m’a en effet envoyé un texto qui a manqué de me faire fondre en larmes.

– Oui, elle me l’a dit aussi. Et qu’elle ne reviendrait pas ici de toute façon. Elle veut prendre un appartement ailleurs. Et je pense en effet que ce sera mieux pour elle.

– Bien, nous revoilà colocataires alors... Il nous faut un contrat ? dis-je en l’embrassant.

Il me répond par un baiser langoureux.

– Si tu y tiens, je signerai tout ce que tu veux...

Au moment où je me serre contre lui avec l’envie de poursuivre ce baiser plus intimement, nos téléphones sonnent en même temps. Nos corps se redressent dans un même sursaut. Inquiets, nous nous dévisageons.

Que va-t-il encore arriver ?

Il me semble que nous pensons tous les deux à ces appels qui ont bouleversé nos vies, récemment ou il y a plus longtemps...

Je tends la main pour attraper mon portable : un numéro inconnu s’affiche, qui me fait hésiter à répondre. Aaron, lui, se lève pour ramasser le sien tombé à terre et je le vois blêmir en fixant son mobile.

Sans nous quitter des yeux, en prenant chacun de notre côté une inspiration courageuse, nous décrochons tous les deux en même temps.

D’un commun accord pour conjurer le sort.

– Oui, dit Aaron d’une voix inquiète.

Pas le temps de m’interroger sur l’identité de son interlocuteur car j’entends au moment où je décroche :

– Mademoiselle Delill, ici Stan Oscar.

J’en tombe des nues.

Ensuite, je me concentre totalement sur ma conversation avec le big boss des big boss, LE Client le plus important de l’agence. Ce n’est pas le moment de me loucher. À un moment, je lève les yeux et j’aperçois Aaron qui arpente la pièce à pas rapides, téléphone vissé à l’oreille.

Au bout de cinq minutes, nous raccrochons.

Dans cette simultanéité parfaite, je veux voir un bon présage.

Aussitôt confirmé par le sourire qui illumine le visage d'Aaron tandis que je ne peux retenir le mien. Il se jette à plat ventre sur le lit à côté de moi.

– Alors, c'était qui ? demande-t-il d'un air malicieux.

– Commence, dis-je impatiente de lui raconter mais malgré tout alertée par l'inquiétude que j'ai vue sur son visage au début de sa conversation.

Est-ce que c'est encore ces menaces et appels anonymes ?

– C'était Gloria.

Un spasme d'appréhension passe dans mon ventre.

– Kirsten ?

– Non tout va bien, dit Aaron d'une voix rassurante. En fait, Gloria m'appelait pour m'engueuler. Tu en as pris pour ton grade aussi.

Je baisse le nez, sentant ma culpabilité refaire surface. Depuis un mois, à chaque fois que j'ai pensé appeler les parents de Kirsten pour avoir des nouvelles, la peur et la honte m'ont arrêtée...

– Mais finalement elle est très heureuse et nous embrasse tous les deux.

– Comment ça ?

– Kirsten lui a tout raconté.

– Oh, murmuré-je inquiète.

– Elle voulait m'étriper, sourit-il d'un air attendri, mais avec ce que Kirsten lui a expliqué ensuite, elle a compris la situation. Elle ne nous en veut pas et elle se réjouit pour nous.

Nous ?

La pince qui s'était installée autour de mes tripes se desserre d'un coup.

– Elle dit que Kirsten va déjà beaucoup mieux.

Ouffff.

– J'avoue que je craignais la réaction de Gloria.

– Je sais, dit Aaron. Bon et toi alors ?

– Moi, j'ai deux nouvelles. Par laquelle je commence ?

Aaron fronce les sourcils.

– Autant te le dire tout de suite : les deux sont bonnes.

Une petite moue joyeuse fait apparaître la fossette au creux de sa joue.

– J’ai eu Stan Oscar au téléphone. Léo lui avait montré mon book, et il a beaucoup aimé mes projets... Il veut me voir après le défilé.

– Félicitations !

– Je suis très très fière.

Parce que Rob et maintenant Stan Oscar ? Il ne me manque plus que Lagerfeld et j’aurais le tiercé gagnant !!!

– Deuxièmement... il veut ton accord.

Je mime un roulement de tambour en battant l’air avec mes mains.

– Pardon ?

– Il veut l’autorisation de l’auteur de ces admirâââbles croquis qui vont révolutionner l’inspiration de son décor, voire l’univers pictural de sa prochaine collection, annoncé-je d’une voix solennelle. Alors, je lui ai dit que c’était toi.

Devant l’air estomaqué d’Aaron, je lui raconte alors que Stan Oscar a vu ses dessins dans mon book où je les avais glissés... Ceux qu’Aaron avait griffonnés à la hâte lors de notre deuxième soirée de colocation.

– Ils lui ont beaucoup plu. Et maintenant ils sont dans mon tiroir chez Idol : je les avais rangés avant de partir chez Lili Jander, expliqué-je en conclusion de l’incroyable périple des croquis d’Aaron.

Du canapé de son salon aux podiums des défilés...

– Ça alors ! dit-il en se retournant sur le dos et en fixant le plafond.

Il se frotte le menton l’air pensif.

– C’est un peu de ma faute... dis-je soudain embarrassée par son silence.

Et s’il était mécontent que j’ai montré – par accident –, ses dessins ?

Il se tourne alors vers moi et, plongeant son magnifique regard dans le mien, il enserre mon visage entre ses mains.

– Je croyais qu’on en avait fini avec la culpabilité ?

Je confirme : fini la culpabilité, il n’y a en moi que fierté, autant pour Aaron que pour moi.

Et peut-être même encore plus pour Aaron...

– Tu lui diras que c’est ok, ajoute-t-il en posant un baiser sur mes lèvres.

YESSS

– Et si tu le lui disais toi-même ?

Parce que vu l’enthousiasme de Stan Oscar au téléphone, il va se répandre en éloges et compliments sur le travail d’Aaron. Et une bonne dose de louanges ne peut jamais faire de mal, surtout à quelqu’un qui a mis son talent sous cloche pendant quinze ans...

– J’ai rendez-vous à 14 heures à la Tour 88. Stan Oscar y sera. Tu pourrais venir avec moi ?

Tout en me surveillant du coin de l’œil, Aaron fait semblant d’hésiter.

– J’ai des choses à vérifier à cause de l’incident d’hier... Alors, allons-y ensemble !

Je n’entends qu’un mot : « ensemble ».

5. Responsable devant le monde entier

– C’est quoi tout ce monde ? me demande Aaron en pénétrant dans le hall. On n’a jamais autorisé autant de personnes à venir sur le chantier !

Son soupir trahit son agacement.

– « Petit comité » pour Stan Oscar doit vouloir dire journée porte ouverte pour tous ses copains ! dis-je pour le faire sourire.

– Bon, ça ira pour cette fois, grommelle-t-il à mon oreille, la courtoisie impose que je ne les mette pas dehors, mais...

Il n’a pas tort, surtout après l’incident des spots hier. Mais visiblement Stan Oscar a distribué des invitations à la moitié de New York qui n’est pas partie en week-end... Et tous ont accepté ! Le staff de StanOscar, le directeur de casting, les gens de la prod au grand complet, Léo et les filles de l’événementiel. Plus Lucie et Woody.

Même Abby veut être en direct et réclame à coups de messages à être mise au courant de tout ce qui se passe à la minute près.

– Ça aurait pu être bien pire sachant qu’il a 45 930 amis sur Facebook...

– C’est une des raisons pour lesquelles je ne suis pas sur les réseaux sociaux, pouffe Aaron en retrouvant sa bonne humeur.

Après avoir salué tout le monde, il se dirige vers le chef de chantier penché sur des plans. Une trentaine d’ouvriers sont déjà au travail pour rattraper le retard. Parmi eux se trouve Chase.

De loin, je regarde Aaron serrer la main de chacun. Je ne crois pas que tous les chefs d’entreprise soient aussi corrects, et c’est une des choses, parmi dix mille autres, qui me plaît chez Aaron. Son humilité.

Un message d’Abby me tire de ma contemplation béate.

[Stan Oscar est arrivé ?]

[Pas encore]

[Et les jumelles ?]

Quoi ? Mais je n’étais pas au courant !

À cet instant comme par magie, elles font leur entrée, l’une toute de blanc vêtue tandis que l’autre

parade en noir.

[Elles se sont plaintes auprès de Léo, parce que Lucie serait favorisée en étant déjà allée plusieurs fois à la Tour... Un commentaire à ce sujet ?]

Je me tiens presque au garde-à-vous pour répondre.

[Aucun]

Mais notre envoyée spéciale au pays de Big Ben est bien renseignée...

Pour ce qui est d'Abby, je ne m'interroge pas – j'ai déjà eu l'occasion de voir que ma boss est une pro du renseignement –, mais comment les jumelles l'ont-elles appris ? Je ne vois pas Lucie en train de s'en vanter ni Léo en parler...

En les voyant s'avancer, Lucie accuse le coup : alors qu'elles habitent ensemble, les jumelles ne l'avaient pas prévenue qu'elles seraient là aussi ? Après avoir pleurniché et manigancé directement auprès d'Abby, elles doivent être ravies de leur petit effet surprise !

Les traits de Lucie se contractent un bref instant, avant qu'elle ne se tourne à nouveau vers le directeur artistique. Celui-ci commence alors le déroulé de la séance. Woody grogne à l'approche de Bianca et Alba.

Vraiment intuitif ce chien.

Parvenues au pied du podium, elles disent bonjour à la ronde, Aaron et le chef de chantier ne semblent même pas les remarquer, mais à ma grande surprise je vois Chase leur sourire.

Tiens tiens, il a un faible pour les Twin sisters ? Oh le cachottier...

[Stan Oscar arrive dans une demi-heure.]

Pour ma part, l'info m'arrive via Londres, mais elle a dû aussi être diffusée au reste du groupe car tous se mettent en branle. Les techniciens, les assistants, les mannequins...

Léo étant en grande conversation avec le directeur artistique, je ne sais pas très bien quelle doit être ma fonction immédiate dans cette effervescence.

[Ne reste pas plantée là. Tu files dans les vestiaires avec les filles]

Je jette un regard stupéfait autour de moi.

Esprit d'Abby, es-tu là ?

[Tu commences par vérifier les tenues sur les cintres. Tu checkes les accessoires, et tu vois avec le dir de prod pour le moindre détail]

Sans me laisser le choix, le coaching à distance d'Abby m'électrise aussi je me dirige d'un pas assuré vers les vestiaires. Quand j'entre, l'atmosphère y est arctique. D'un côté, Lucie, de l'autre, les jumelles, dans un face-à-face qui évoque un duel dans un film de cow-boy.

Une des filles de l'événementiel interrompt ce moment chaleureux en poussant devant elle un portant avec les vêtements.

- Lucie, la 1, Bianca la 2, Alba la 3, annonce-t-elle en lisant son bloc.
- Quoi, hurlent les jumelles en chœur, mais elle a la plus belle robe !

Je soupire avec l'impression désagréable de me retrouver dans une cour d'école. Avec des filles en furie s'écharpant pour un élastique à cheveux...

Lucie les ignore mais je vois bien qu'elle se retient de riposter.

[Ne perds pas de temps]

Est-ce qu'Abby a fait installer des caméras ?

- Léo t'appelle, me dit un gars de la prod en passant au milieu de la pièce avec une échelle immense.
- Oh non, ça risque de te porter malheur si tu passes sous une échelle, se moquent les jumelles en regardant Lucie d'un air hypocrite.

Sans relever, je vais rejoindre Léo qui s'impatiente pour savoir où on en est.

- Elles s'habillent et on y va.

[Vérifie les pointures des chaussures.]

Au pas de course, je retourne dans les vestiaires pour écouter les jumelles râler contre les escarpins. Un peu agacée, je leur fais comprendre que c'est non négociable.

- Il faut que j'aille aux toilettes, me dit soudain Lucie plutôt silencieuse depuis l'arrivée des jumelles.

Est-elle concentrée ou boudeuse, je ne sais pas, mais pour le moment, je n'arrive pas à gérer les humeurs de tout ce petit monde.

Auquel se rajoute ma boss dont l'impatience légendaire se manifeste à coups de textos à la fréquence de plus en plus rapide.

[Je n'ai pas reçu de photo, est-ce normal ?]

[Tout de suite !]

Quand je reviens dans les vestiaires après avoir envoyé une vue panoramique du hall à Abby, les jumelles sont en train de tripoter la robe brodée de Lucie avec des petits rires et des commentaires désobligeants.

– Pas touche, dis-je avec le sentiment de me métamorphoser en Abby bis.

Elles reculent en ricanant de plus belle.

Une habilleuse les aide à enfiler leurs tenues tandis que je remonte délicatement le zip de la robe brodée de perles sur Lucie. La robe est divine : drapée sur le bas, puis à partir de la taille, seules deux grosses bandes de tissu forment des bretelles qui se croisent devant et derrière, masquant les seins.

Impossible de porter le moindre sous-vêtement là-dessous !

Après une petite retouche maquillage et coiffure, je les photographie, j'envoie à Abby qui valide par un [☺] inattendu, puis les trois filles sortent sur le podium. Le silence se fait quand elles apparaissent. Elles ne sont que trois mannequins pour ce test grandeur nature mais leur présence remplit la scène et fait bruisser la troupe de Stan Oscar...

Elles sont superbes. Elles avancent de leur démarche chaloupée et font le tour jusqu'au pied du pont.

– On essaie avec la musique ? propose quelqu'un.

Beyoncé retentit.

– Lucie, tu commences ?

Docile, elle avance en rythme, avec grâce et bonne humeur.

– Les lumières, suggère-t-elle, il faudrait les tourner vers les angles. C'est mieux si je marche plus au centre comme ça, non ?

Le responsable de la lumière acquiesce. Elle refait un passage. Sur le côté du plateau, Aaron, le chef de chantier et quelques ouvriers se sont arrêtés pour la regarder. Les jumelles se tiennent au pied de la scène en attendant leur tour.

Mais qu'est-ce qu'elles font là ? Elles devraient être sur le podium, prêtes à prendre la suite de Lucie ! Pas en train de jouer les spectatrices.

Elles n'en font vraiment qu'à leur tête.

Mains sur les hanches, Lucie effectue un élégant demi-tour et au moment où elle fait face aux spectateurs massés devant le podium, les bretelles de sa robe se défont, glissent sur le côté et ses seins apparaissent. Nus.

– Ooooooh !

Lucie se couvre avec les mains, mais perturbée elle manque de tomber et dans son effort pour se rééquilibrer, elle se penche. Son buste se dévoile à nouveau et la robe menace maintenant de glisser jusqu'à ses pieds. Voyant sa détresse, Aaron se précipite et saisissant les bretelles de tissu qui pendent lamentablement vers le sol, il les remonte vers la poitrine de Lucie, essayant de cacher sa nudité en retenant le haut de la robe sur son buste.

De mon côté, je me rue dans le vestiaire pour attraper un peignoir dont je couvre Lucie. Elle est rouge de honte. Les jumelles éclatent de rire.

– Elle est topless, ta robe ? ironisent-elles.

– Je vais les tuer, marmonné-je en essayant de remettre la robe en place.

Cramoisie de honte, Lucie tente de rester calme mais je vois bien qu'elle est monstrueusement gênée et que les murmures et les rires tout autour d'elle la blessent. Essayant de la réconforter, Aaron frotte gentiment son dos.

Au pied du podium, les jumelles continuent à rire. Je les fusille du regard. Puis j'essaie de comprendre ce qui s'est passé. Comment les bretelles ont-elles pu se défaire ?

– Alors ça non ! crié-je, ça a été fait exprès !

Je brandis les bouts de tissu volontairement découpés sous le nez d'Aaron et de Lucie : la preuve du crime ! Lucie a des larmes plein les yeux.

– Pourquoi faire ça, dit-elle d'une voix misérable. C'est injuste.

– En plus, Lucie aurait pu tomber et se faire mal, dis-je assez fort pour que les jumelles entendent.

Mais ça ne semble pas les perturber... Hilares, elles continuent à bavarder.

– Oh, les pestes ! Mais j'en ai ras le bol de ces deux monstres. Deux stupides gamines qui foutent le boulot des autres en l'air, mais à quoi elles jouent ? Je vais leur coller une baffé et les foutre dehors.

Aaron me retient par le bras et Lucie me dévisage avec des yeux affolés. Comme j'ai parlé très fort, les visages se tournent à nouveau vers nous. Léo me fixe avec des yeux réprobateurs ce qui fait redoubler ma colère : il ferait mieux de s'occuper des vraies coupables.

– C'est pas grave, dit Lucie pour me calmer. Ça s'est peut-être déchiré tout seul.

– C'est impossible, c'est un coup des deux sorcières, depuis le début elles font tout pour mettre la zizanie.

Vu que je crie, à présent tout le monde nous observe.

– Joy, intervient Aaron, en posant une main sur mon épaule.

– Oui, quoi ? réponds-je très énervée car les jumelles regardent à présent ailleurs, avec un air innocent qui m'exaspère.

– Tu veux bien m'écouter ? dit-il en passant son autre main autour de ma nuque.

Il me force à lui faire face mais je continue à observer les jumelles par-dessus son épaule.

– Non, mais j'y crois pas ! dis-je en les voyant continuer à comploter et à se pavaner.

– Ah non ? répond Aaron d'un ton étrange.

J'ai à peine le temps de me dire qu'il a l'air bien peu concerné par ce qui me met en rage qu'il pose ses lèvres sur les miennes. Pendant de longues minutes, il m'embrasse langoureusement.

Alors j'oublie : Lucie, la robe, Bianca, Alba... Plus rien ne compte que ce baiser.

Au bout d'un moment, la tête me tourne et il me semble que des ailes poussent dans mon dos : je suis au paradis ?

Hélas, sa bouche quitte la mienne.

– Mais !!! commencé-je en pensant soudain à la signification de ce baiser en public.

Comme pour me dire qu'il assume totalement ce qu'il fait, Aaron pose à nouveau ses lèvres sur les miennes.

Là devant tout le monde ? Aaron Scott, PDG de Holmes et Scott, est en train de m'embrasser, moi Joy assistante d'Abby Morton chez Idol ?

Comme ça ? Sans se cacher ? Un baiser sur un podium et... tout le monde voit qu'on est ensemble ?

Mais alors ?!? Notre relation est officialisée et officielle !

J'en tremble de joie. Oubliant totalement ma colère, je me laisse aller, mon corps contre celui d'Aaron, envahie par un sentiment de calme, de bonheur et de plénitude.

Alors oui, l'amour me paraît simple et facile.

Autour de nous, il ne me semble voir qu'attendrissement et admiration.

OK, je suis totalement partiale...

Mais quand même ! Car Chase, d'habitude si peu expressif, me sourit en levant un pouce vers le ciel, Lucie se met à applaudir, et les jumelles me font presque un sourire. Quant à Woody, il court comme un bolide autour du podium en jappant.

Moment de grâce.

Dont je profite jusqu'à la dernière seconde quand, Stan Oscar venant d'arriver, Aaron se détache de moi. Sous mon regard énamouré, Aaron resserre sa cravate, lisse ses cheveux en arrière et après un clin d'œil monstrueusement sexy, se dirige vers le couturier.

– J'adore la proposition que vous m'avez faite, lui dit ce dernier en secouant sa main dans les siennes.

Aaron ne le contredit pas, Stan Oscar est ravi. Il refait un peu l'histoire des dessins à la sauce égocentrique, comme si Aaron ne les avait imaginés que pour satisfaire le couturier, mais ça a l'air de le réjouir. Soudain, inquiet et agité, Stan Oscar regarde autour de lui.

– Ce décor est beau mais... il ne va pas du tout.

Oups...

– Ça prend trop de place, c'est discursif et totalisant.

J'ai un peu de mal à décoder son vocabulaire.

– Il me faut de la liberté et de la nouveauté, dit-il l'air illuminé. Accepteriez-vous de revoir totalement les décors du défilé ?

Oh mon Dieu, Abby va en tomber raide !

Je m'apprête à lui envoyer l'info en prime time, puis je réalise que je ne peux pas annoncer ça à ma boss par texto. Pas maintenant.

Je risquerais de mettre des petits cœurs partout...

Je renfonce mon téléphone dans ma poche. Je suis pour le moment dans l'incapacité de compatir à ce qui va devenir une nouvelle énorme contrariété chez Idol. Plus une masse de travail et de stress incommensurables.

Je suis encore sur mon petit nuage... D'où je ne peux quitter Aaron des yeux.

– Depuis le début, continue Stan Oscar en le prenant par le bras, je cherche, je sens que ça ne va pas, rien ne va d'ailleurs... Et puis soudain, vous surgissez, vous apportez la flamme nouvelle, vous avez touché le cœur. L'âme de ma collection.

Totalement lyrique, Stan Oscar entraîne Aaron sur le catwalk. Puis il tend le bras vers l'horizon dans un geste englobant les décors, les mannequins, les équipes...

Napoléon devant ses troupes...

– Nous avons besoin de votre talent. Voulez-vous nous aider, demande-t-il l’air complètement subjugué par Aaron.

– J’ai un peu de temps, lui répond simplement ce dernier, nous avons fini le gros des travaux ici. Je peux vous faire des esquisses supplémentaires si vous le souhaitez.

Mon cœur se gonfle de fierté.

– Vous êtes un ange, dit Stan Oscar.

C’est bien mon avis !

Affalée dans le canapé, pieds nus sur la table basse, je regarde les flammes crépiter dans la majestueuse cheminée.

– Champagne ? me demande Aaron de la cuisine.

– Oh, oui !

Nous avons tant de choses à fêter. Je rêve en repensant à ces étonnantes dernières vingt-quatre heures quand le carillon de la porte d’entrée retentit.

Aaron a dû commander à dîner ? J’avoue que je suis crevée et que l’idée de rester au calme me séduit ce soir.

– Tu attends quelqu’un ? demande la voix joyeuse d’Aaron.

– Non. Juste toi, viens vite ! réponds-je en me demandant qui peut alors sonner à cette heure-ci.

Je m’étire paresseusement. Je me sens détendue et sereine pourtant un petit frisson inquiet me parcourt en entendant à nouveau le carillon d’entrée.

– J’y vais, lance Aaron.

Je me renfonce dans le canapé et remballer mes craintes au fond de mon esprit : les mauvaises surprises sont derrière nous. Il faut juste que je m’habitue à ce que tout aille bien !

Malgré tout intriguée, je tends l’oreille. Les pas d’Aaron avancent vers la porte, la sonnette retentit une nouvelle fois. Cette fois, carrément impatiente...

– J’arrive, j’arrive, dit-il en riant.

– Monsieur Scott ? Aaron Thomas Scott ? demande une voix masculine inconnue.

Le ton est formel, un peu sec.

– C’est moi, répond Aaron. Que puis-je faire pour vous ?

Je me redresse, étonnée d'entendre Aaron presque sur la défensive. Woody se lève en grognant et se dirige vers l'entrée. Je le suis sans un bruit.

– Vous allez venir avec nous, reprend l'homme qui a parlé.

Quoi ?

– Pardon ? dit Aaron d'un ton tellement surpris qu'il en paraît arrogant.

Je pousse doucement la double porte du salon.

La police ?

Deux policiers en civil, un petit râblé et un chauve, reconnaissables à l'arme qu'ils portent ostensiblement à la ceinture, se tiennent dans l'entrée. Ils sont nerveux et ils n'ont pas l'air commode.

– Il y a un problème ? demandé-je.

Ils font un petit salut dans ma direction, se présentent, mais ne me répondent pas pour autant.

– Si vous voulez bien nous suivre au commissariat, Monsieur.

Mon cœur se met à battre à cent à l'heure.

– Je ne comprends pas, insiste Aaron.

– On va vous interroger.

– Mais c'est du délire, soupire Aaron.

– Il doit y avoir une erreur, suggéré-je d'une voix faible.

Le deuxième policier me toise des pieds à la tête avant de passer à côté de moi comme si j'étais transparente. Il entre dans le salon.

Mais c'est qui ces types ?

Je regarde Aaron avec des yeux ronds, il secoue la tête et me fait signe qu'il va tout arranger.

– Je peux vous aider ? demande-t-il d'un ton froid.

Son ton sarcastique fait se retourner le policier en train de balayer la pièce du regard.

– Si vous me disiez ce que vous cherchez, on pourrait peut-être en terminer ?

– C'est votre ordinateur, demandent-ils sans répondre à la question d'Aaron quand ils découvrent son Macbook sur la table basse.

– Oui, à qui voulez-vous que ce soit ? s'agace Aaron.

– Bien, on le prend.

Ces types cherchent quelque chose dont nous n'avons même pas idée.

– Écoutez, s'énervé Aaron, si votre présence concerne mon activité professionnelle, et que vous avez reçu une plainte d'un de mes concurrents, mon cabinet d'avocats va...

– Vous fréquentez les réseaux sociaux Monsieur Scott ? le coupe le petit policier d'une voix douce.

Aaron lève les yeux au ciel.

– Il n'a même pas de compte Facebook, murmuré-je la gorge serrée par une angoisse croissante.

– Les réseaux spécialisés, les mineurs dénudés... Monsieur Scott, vous n'allez pas nous faire croire que vous ne savez pas ce qu'est la pédopornographie sur Internet, susurre le petit en ignorant à nouveau mon intervention.

Mon sang se fige et paniquée, je recule vers Aaron.

Aaron les fixe, incrédule et me prend par le bras.

– Proposition sexuelle et attouchement sur mineur, ça vous dit quelque chose ? dit le chauve qui s'était tu jusqu'alors.

Ma chair se hérisse.

– Qu'est-ce que vous insinuez ? dit Aaron qui fait un pas vers lui, poings serrés.

Sa voix tremble de colère. Je le retiens par la main.

– Ça relève du pénal, Monsieur Scott.

La peur et l'incompréhension me broient les tripes.

– C'est une menace ? jette Aaron avec un rictus furieux. J'appelle mon avocat.

– Vous allez certainement en avoir besoin. Et vous nous remettrez votre téléphone ensuite.

Alors il se passe vraiment quelque chose de très grave. Mais quoi exactement ?

À cet instant, mon portable vibre sur la console, là où je l'avais laissé en rentrant il y a une heure. Je m'en saisis rapidement tandis qu'Aaron essaie de parlementer avec les policiers.

40 messages d'Abby ? 12 appels en absence ?

Les doigts tremblants, j'ouvre le premier.

[C'EST QUOI CETTE PHOTO ???]

Je pousse un cri. Aaron et les policiers me fixent, l'air sévère.

Sur l'écran de mon téléphone, s'affiche un cliché : Aaron, les mains sur la poitrine de Lucie comme s'il lui caressait les seins à pleines paumes. Je vérifie à toute vitesse : l'image a déjà été partagée des milliers de fois.

– Oh non...

Les messages d'Abby fondent les uns après les autres sur mon téléphone, comme des météorites venues d'une planète hostile.

[Dis-moi que c'est une photo truquée ?]

Effarée, je montre l'image à Aaron.

– Alors c'est ça qui vous amène ? dit Aaron en se détendant.

Il commence à rire mais devant la mine sinistre des policiers, il s'arrête net.

– C'est tout le contraire de ce que vous croyez, j'aidais juste cette jeune femme à ne pas se retrouver nue au beau milieu d'un chantier ! dit-il en secouant la tête.

[Comment as-tu pu laisser passer ça ?]

Sans comprendre, je fixe la photo : elle a été prise de telle façon qu'on dirait vraiment qu'Aaron touche Lucie et la mine terrifiée de la mannequin ajoute une couche de crédibilité à l'interprétation des policiers. Mais qui l'a prise ? Et surtout qui l'a balancée sur tous les Facebook, Twitter et autres diffuseurs d'info non vérifiée vitesse grand V ?

[J'espère que tu te rends compte des conséquences ??]

[Ton silence ne plaide pas en ta faveur.]

Est-ce que ce sont les jumelles ? Pour se moquer de Lucie ? Mais comment ont-elles fait pour avoir leur téléphone sur elles alors qu'elles étaient en tenue pour défiler ? Ou quelqu'un d'autre ? Mais qui ? Les questions vont et viennent dans ma tête dans un tourbillon effrayant.

Un énième message d'Abby me ramène au réel : une situation en train de déraiper...

[Peux-tu au moins t'expliquer ?]

Chaque chose en son temps, je dois d'abord dire aux policiers ce qui s'est réellement passé.

– J'y étais, leur dis-je le souffle coupé par l'émotion, il y avait des tas de témoins avec moi qui pourront vous le dire. La robe avait été trafiquée et Aaron a voulu protéger Lucie. Je peux vous assurer qu'il n'a rien fait de ce que vous imaginez.

– Le procureur vous convoquera si nécessaire.

– Le procureur ?

La panique me gagne complètement. Je n’y connais rien en justice mais je sens qu’une terrible machinerie est en train de se mettre en route. Et il me semble que nous ne pouvons pas faire grand-chose pour la stopper...

– On y va, ordonne le chauve.

– Appelle Miles, me dit Aaron en m’embrassant rapidement. Ne t’inquiète pas, le malentendu sera vite levé.

Il m’écrit le numéro de son associé sur un post-it. Extérieurement, il donne l’apparence d’un homme calme et serein mais je sens qu’il est très soucieux. Lui aussi doit se demander comment tout cela a pu en arriver là et surtout comment sortir de ce piège.

– Mais vous voyez bien que c’est une erreur, supplié-je en m’adressant aux policiers. Que cette photo est trompeuse. Puisque je vous dis que j’y étais.

– Mademoiselle, me dit le policier en me prenant à part, on ne plaisante pas avec ce genre d’affaires. D’autant plus quand elles sont hypermédiatisées et qu’elles concernent des gens en vue.

L’autre saisit Aaron par le coude pour sortir de la maison. Je les suis sur le perron, ils le font descendre vers la voiture en l’encadrant comme un vulgaire malfaiteur. J’en ai mal au cœur pour lui. Aaron avance la tête haute, les épaules fières, mais j’imagine l’humiliation de partir de chez lui entre deux policiers, plus les innombrables questions sans réponse qui doivent l’agiter.

La voiture s’éloigne toutes sirènes hurlantes.

– C’est un cauchemar, dis-je à Woody.

Qui devient l’antichambre de l’enfer quand je vois l’étendue du désastre sur Internet : la photo d’Aaron semblant tripoter Lucie a fait le tour de la planète, reprise, likée, huée, partagée des milliers de fois avec des commentaires qui vont du plus ignoble au délire psychopathe.

Sans parler de ceux d’Abby qui me mitraille de SMS assassins.

[Tu es responsable de cette image devant le monde entier]

Ma boss y va fort, mais elle n’a pas tort : je me sens responsable et extrêmement concernée par ce qui arrive à Aaron.

Quand elle appelle pour la quinzième fois, je n’ose toutefois pas décrocher. Même si je n’ai aucun doute sur l’innocence de l’homme que j’aime, je ne sais comment faire pour le disculper aux yeux de ma boss. J’essaie de réfléchir.

Puis prenant une longue inspiration, j’écris à Abby.

[Cette photo est mensongère. L’équipe de Stan Oscar et Lucie pourront vous le dire.]

[Il n’a jamais eu le moindre regard ou attitude ambiguë avec elle.]

[Aaron Scott est innocent]

[Ça ne résout rien]

À nouveau ma boss voit juste. Le mal est fait. Les médias et l’opinion publique vont s’en donner à cœur joie pour salir Aaron : le puissant, le riche, le nanti auquel on va pouvoir faire la peau... Cela sera relayé par le milieu de la mode qui s’en délectera, les rumeurs qui iront bon train et sera peut-être utilisé par ses concurrents pour lui prendre des places de marché...

Je me laisse tomber sur le canapé. Le feu s’est éteint dans la cheminée, devant moi, la bouteille de champagne est ouverte et les verres encore remplis comme si les cendres de Pompéi avaient figé le temps dans cette pièce. Je n’arrive pas vraiment à réaliser que ce qui vient d’arriver est réel.

Je frissonne en regardant à nouveau mon portable. Le battage sur les réseaux sociaux se déchaîne, comme un monstre à mille têtes déterminé à abattre Aaron.

Avec des dommages collatéraux plus ou moins irréversibles : Lucie, ma carrière chez Idol et peut-être l’agence elle-même.

Quant à Aaron et moi...

**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Également disponible :

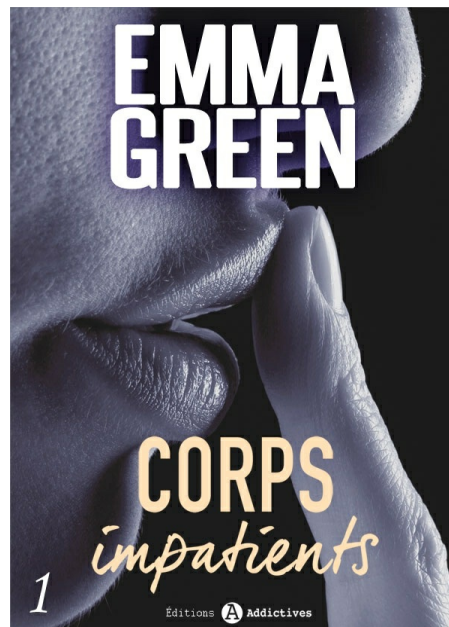
Corps impatients

Après un début de vie chaotique, consacré à sa mère alcoolique, ses trois petits frères livrés à eux-mêmes et ses quatre jobs sous-payés, Thelma a décidé d'échapper au destin médiocre qui l'attend... et de s'occuper d'elle, enfin. À vingt et un ans, elle décroche une bourse pour entrer à la prestigieuse université de Columbia, New York.

Les mecs ? Pas envie. Les loisirs ? Pas le temps. Les amis ? Tout juste divertissants. Sourire ? Et puis quoi encore ?! Thelma sait qu'elle tient son unique chance de s'en sortir. Et rien ne pourra l'empêcher de réussir.

Mais sur le chemin de la réussite, elle va très vite croiser Finn McNeil, le plus célèbre et le plus sexy des profs de littérature, dont les best-sellers s'arrachent par millions. Thelma se fait alors une promesse : ne jamais intégrer le Cercle des Étudiantes Transies d'Amour qui gravite autour du Professeur McLove...

[Tapotez pour accéder au livre.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l’article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Novembre 2016

ISBN 9791025734117